

## BIO-ÉTAPES

Pierre LENHARDT

(septembre 2012)

<b>HISTOIRE</b>	<b>2</b>
Le Maroc de mon enfance heureuse, la musique et l'arabe	2
Relations amicales avec 'le petit sultan', le futur Hassan II	3
L'Alger de mon adolescence banale	4
'Les humanités' (année de seconde) chez les Jésuites	4
L'allemand et l'amour des langues	5
Le Paris de ma jeunesse douloureuse	7
Le service militaire	9
La banque, l'industrie, la finance	10
La rencontre avec l'hébreu, l'Écriture, et la Tradition d'Israël	13
La rencontre avec les religieux de Notre-Dame de Sion	15
Études juives, faites en chrétien	18
La retraite dans ma congrégation	21
<b>ENSEIGNEMENT</b>	<b>22</b>
Ein Karem- Sœurs de Sion ; Rome- Sidic-Grégorienne	22
Jérusalem	22
Abou Gosh - Bénédictins et Bénédictines - Session à Kisantu au Zaïre (Congo Kinshasa)	24
Jérusalem (suite)	24
France	25
Genève - Faculté de Théologie	27
Italie - Sessions	27
Espagne	28
Brésil	28
Argentine - Buenos Aires	34
Costa Rica - Nicaragua	35
Mexico	35
Rio de Janeiro	36
Retour à Sao Paulo	36
<b>DANS L'AVENIR</b>	<b>39</b>
L'avenir de l'enseignement	39
<b>PUBLICATIONS</b>	<b>41</b>
Avec Matthieu Collin	41
Repris dans 'À l'écoute d'Israël, en Église'	42
Alii...	43

## HISTOIRE

*'Le moi est haïssable'*. Ce n'est pas toujours vrai, n'en déplaise à Pascal, il suffit de lire Montaigne. Mais je ne suis pas Montaigne. Je dois donc trouver une bonne raison pour parler de moi. Ma religion m'en propose une. Elle m'enseigne que *'mon moi est aimable'*, comme l'est celui de mon prochain, parce que nous sommes créés 'à l'image et à la ressemblance de Dieu'.

Si, pour un juif et pour le chrétien que je suis, le plus grand commandement est d'aimer Dieu et d'aimer son prochain comme soi-même, il faut bien que je commence par *'m'aimer-moi-même'*. Hillel, un maître pharisien qui vivait juste avant le début de l'ère chrétienne, résumait toute la Torah (la loi juive) par la *Règle d'Or* : *'Ne fais pas à autrui ce qui t'est haïssable'*. Il considérait par ailleurs que prendre soin de son corps était accomplir un commandement. Cette cohérence tranquille et ouverte me donne une possibilité de parler de moi-même, à condition que j'observe cette sobriété pharisienne, selon laquelle on doit se restreindre même dans ce qui est permis. Je ne dirai donc rien non seulement de ce qui n'est pas permis mais même de ce qui, étant permis, n'intéresserait personne. Peu connu en effet, j'ai connu peu de gens connus. Cela m'impose une première limite. Une deuxième limite m'est fixée par une mauvaise mémoire, très faiblement soutenue par quelques notes dans des agendas. Mais ces limites ont leur avantage.

Les personnes que je mentionnerai ont un rapport significatif avec les quelques fortes expériences dont je me souviens, qui ont jalonné mon existence et qui peuvent éclairer mon prochain dans la relation à Dieu qui la constitue. Ces expériences ont été vécues dans le temps et l'espace de mon enfance, de mon adolescence, de ma jeunesse, de ma vie professionnelle, de ma vie religieuse, de ma vieillesse. Ces étapes que je vais présenter sont dès le début en rapport latent ou explicite avec une relation à Dieu (dont je parlerai dans un autre texte intitulé *Bio-thèmes*), relation qui voudrait être bénédiction, sanctification et unification, activités et attitudes que j'essaie d'avoir dans une réalité qui pose les questions de la douleur et de la souffrance, du malheur et du mal, de la Shoah, de la signification de la permanence d'Israël, du sens et de la valeur de l'État et de la Terre d'Israël.

### Le Maroc de mon enfance heureuse, la musique et l'arabe

J'ai reçu - sans doute par ma famille, mes parents, mes grands-parents, mes frères et sœurs - la conviction constante, souvent obsédante, que Dieu existe, que tout vient de Lui, que tout va, que tout doit aller vers Lui. *C'est ce fond qui s'est développé plus tard, pour m'inviter à faire le saut de l'engagement dans la vie religieuse.* La musique de Bach (la suite en Si mineur pour flûte, le concerto pour deux violons en Do mineur joué par Enesco et Menuhin...) a emporté le petit garçon de six ou sept ans que j'étais, assis sur l'escalier de notre villa de Rabat, quelque part vers le ciel et vers Dieu. Je dois à mes parents cette expérience. Je leur ai reproché de ne pas m'avoir fait apprendre l'arabe, mais je les remercie de m'avoir fait entendre la musique de Bach et aussi de m'avoir permis d'entendre l'arabe, langue sublime qui a envoûté mon enfance et ma jeunesse, pendant les nuits du Ramadan, appel à la prière écouté sur la terrasse de notre villa tout près de la mosquée des Touargas.

Je n'ai pas appris l'arabe au Maroc mais quand je l'ai étudié plus tard, je ne l'ai jamais éprouvé comme

une langue étrangère. Je dois aussi à mes parents d'être entré comme enfant dans une religion catholique vécue sans problème, au contact de bons pères franciscains et d'un évêque franciscain et toulousain, dont l'accent rayonnait de simplicité et de bonté. Pour la musique et pour la religion, et pour la vie tout court, comme pour l'arabe, les difficultés qui sont venues plus tard n'ont pas déraciné le fond de bonheur de mon enfance.

### Relations amicales avec 'le petit sultan', le futur Hassan II

Mon père était Directeur Général de l'Office Chérifien des Phosphates. Il était croyant, père de cinq enfants. Le roi du Maroc, qu'on appelait encore Sultan, avait confié à deux gouvernantes, les demoiselles Meyer, protestantes de Suisse, amies de mes parents, l'éducation française de son fils Hassan, le futur Hassan II, Roi du Maroc. Le Sultan souhaitait que son fils rencontre des garçons français de l'âge de son fils. Ceci a mené Hassan - qu'on appelait le 'Petit Sultan' - à des après-midi costumés dans le jardin de mes parents, rue Revol. Quant à moi, j'étais devenu un familier du Palais, de la piscine, de la ménagerie et de ses lions dont le rugissement, le matin, parvenait jusqu'à notre villa. Celle-ci était très proche de l'entrée du Méchouar, du grand espace qui atteignait le Palais et qui avait en son centre une mosquée. Tous les vendredis, le Sultan allait prier dans cette mosquée. Il sortait de son palais, à cheval, en position hiératique, protégé du soleil par un immense parasol et des insectes par des hommes armés de chasse-mouche. La foule enthousiaste, galvanisée par les you-yous des femmes, acclamait le 'Descendant du Prophète' qu'était pour les marocains leur Sultan.

Mes rencontres avec Hassan et quelques autres camarades français me faisaient connaître quelques personnes de la famille royale. J'ai vu la mère de Hassan et ses sœurs, et plusieurs fois le Sultan Mohammed, simple et affable. Je me rappelle aussi une excursion dans la forêt de chênes-lièges, la Mamora, où nous avons joué aux quatre coins sous la direction du chauffeur français dont j'ai oublié le nom. Je ne sais plus comment ces relations se sont espacées et ont finalement cessé. J'aurais pu, bien plus tard, essayer de les renouer par l'intermédiaire de Monsieur Deville que j'avais eu comme professeur de septième au Lycée Gouraud de Rabat et qui était devenu précepteur de Hassan. Alors que j'étais déjà religieux de Sion, j'ai reçu, à Paris, la visite de Monsieur Deville. Des amis communs lui avaient donné mes coordonnées. Avec beaucoup de joie et d'émotion, nous avons parlé du bon vieux temps et de Hassan qui était devenu Hassan II, Roi du Maroc. M. Deville a évoqué la possibilité d'un passage à Rabat où il allait souvent et où il aurait pu organiser pour moi une rencontre avec le Roi. Je n'ai pas voulu saisir cette occasion de revoir le Maroc malgré le grand désir que j'avais de retrouver le pays de mon enfance. Je ne voulais pas profiter indûment du souvenir amical que Hassan avait gardé de notre enfance. C'est bien plus tard que j'ai revu le Maroc grâce à la générosité de mon frère Vincent. J'ai eu le bonheur de prier à la cathédrale Saint Pierre le dimanche de la Pentecôte. C'est dans cette cathédrale que j'ai fait ma première communion et que mon frère a été baptisé. Huit jours passés à Fès, que je n'avais jamais vu, ont couronné mon voyage. Le passage au Maroc après soixante ans d'absence a calmé ma nostalgie. Je n'ai plus besoin d'y retourner. C'est mon frère Vincent qui assume la continuité qui m'est chère. Il travaille avec les dirigeants de l'Office Chérifien des Phosphates. Ceux-ci sont heureux que mon frère leur permette de dire ce qu'ils doivent à mon père.

### L'Alger de mon adolescence banale

Pourquoi ai-je entendu parler du collège Notre Dame d'Afrique des jésuites à Alger? Alors que je faisais au lycée Gouraud de Rabat une troisième sans problèmes, pourquoi le surveillant général du Lycée Gouraud m'a-t-il fait penser que je pourrais aller en seconde à Alger ? Sans doute, plus que les Jésuites, c'était '*Alger la Blanche*', la grande ville franco-arabe, lointaine, inconnue, qui m'attirait. Mes parents acceptèrent l'idée et ma mère me mena jusqu'au collège, après un long voyage en train, une nuit passée au 'Grand Hôtel Moderne' (pas si moderne que cela) et un déjeuner pris dans la rue principale de Bab-el-Oued, avec couscous et vin rosé. Ma mère avait quarante ans. Je ne savais pas qu'elle était jeune et belle. Je garde l'heureux souvenir du vin gris qui nous avait surpris et réjouis. Le soir même, je me retrouvais au collège, pleurant le départ de ma mère.

### 'Les humanités' (année de seconde) chez les Jésuites

Malgré le dévouement et la compétence du P. Poncet, professeur de français, de latin et de grec, les 'humanités' ne m'ont guère apporté. La vie de pensionnaire, au milieu de fils de colons frustes et brutaux, parfois méchants, ne me laisse aucun bon souvenir. Mais les dimanches passés chez mes correspondants et quelques autres amis de mes parents m'ont fait connaître Alger, l'incroyable et cocasse mélange de Pieds-noirs et d'Arabes, le français et le sabir aux mille accents. Le dimanche soir, nous nous retrouvions, avec quelques camarades, dans un petit café de Bab-el-Oued, au pied de la colline de Notre Dame d'Afrique, avant de prendre le trolleybus pour remonter au collège. Un sandwich aux anchois et un verre de bière soutenaient notre intérêt pour le football. L'Algérie et le Maroc se disputant la coupe, j'étais passionné pour le Maroc. Passion superficielle puisque je ne me rappelle pas qui a gagné le match alors que j'ai crié avec les Marocains dans le grand stade. Finalement ces humanités chez les Jésuites m'ont laissé dans une insuffisance dont j'avais conscience et que je dépassais d'une certaine manière. Je reviendrai sur la prise de conscience de mes limites, expérience qui accompagne ma vie, expérience pénible mais qui en Dieu se retourne positivement et qui ouvre à la joie. Dans ces premiers temps je savais que j'étais doué, mais seulement assez doué, en français, en latin et en grec, en musique. Ma pratique religieuse, sincère sans doute parce que je croyais et savais que Dieu existait et me fondait, était purement formelle, sans repères, sans aucune idée précise de ce qu'était la Bible, le christianisme, le judaïsme ou l'islam. Un seul souvenir : l'entrée du cimetière juif au bas de la colline de Notre Dame d'Afrique, son portail avec des inscriptions hébraïques qui m'ont fasciné et tenu à distance. M'ont-elles cependant déjà préparé à me tourner vers l'intérieur ? Je savais sans doute que la Bible comprenait l'Ancien Testament et le Nouveau Testament. Je savais aussi que l'hébreu était la langue de l'Ancien Testament. Notre chère Nany, gouvernante de ma plus jeune sœur Françoise, luthérienne de Reichenberg, sudète de langue allemande, me parlait souvent de son père pasteur qui connaissait l'hébreu. Venant de Nany, cet hébreu ne pouvait être que bon. Pour l'allemand de Nany - je l'entendais parler avec une amie luthérienne de Suisse -, c'était quelque chose de bon, de doucement musical. J'ai réalisé bien après, à Vienne, que cet allemand de Nany était comme celui de Hietzing, le petit Versailles de Schönbrunn, comme celui des opéras de Mozart. L'allemand, que j'ai appris comme première langue au lycée Gouraud

de Rabat, résonnait avec celui de Nany. J'étais trop paresseux pour exploiter cette donnée positive mais quand même assez ouvert pour l'accueillir en moi. L'allemand et l'arabe, entendus dans l'enfance, n'ont jamais été pour moi des langues étrangères.

### L'allemand et l'amour des langues

Le fait que l'allemand n'ait pas été pour moi une langue étrangère a facilité l'accès à d'autres langues. J'avais le don des langues sans le savoir, sans y réfléchir. Ce qui comptait pour moi, c'était l'accès direct à la beauté d'un texte, d'une histoire, d'une pensée. Je dois à mon père ma première expérience enthousiaste de la lecture d'un texte littéraire : la longue nouvelle *Michael Kohlhaas* de Kleist. Phrases interminables, enserrées dans des particules, marquant l'intensité d'une passion vouée à l'échec. Je ne savais pas encore que Kleist s'était suicidé. Après cela, j'ai été envoûté par les *Wilhelm Meisters Lehrjahre* de Goethe avec son rêve de théâtre et l'amour de Mignon. J'ai lu à haute voix à ma grand-mère, pendant de nombreuses soirées à Neuilly, des pages et des pages de ce roman. Combien je la remercie de sa bonté et de sa patience ! Après cela, j'ai été ébloui par le *Zarathustra* de Nietzsche lu dans une édition de l'armée allemande trouvée sur les quais de la Seine. Après Nietzsche, je me suis lancé dans Thomas Mann. J'ai réussi à lire les *Buddenbrooks* sans trop de mal et sans grand intérêt. C'est ensuite Schopenhauer qui m'a enthousiasmé. Sa langue et sa culture m'ont ébloui. Son pessimisme grandiose et raffiné m'a consolé. Je trouvais en lui un compagnon d'infortune dans la difficulté à vivre. La langue n'était pas pour moi un obstacle. Elle me donnait la joie de rencontrer l'auteur et son expérience vécue. C'est cela qui comptait. Si je me suis mis ensuite à l'anglais et plus tard remis au grec, ce n'était pas pour la langue en elle-même mais pour mieux assumer avec Shakespeare le tragique de la vie, de toute vie, de ma vie, pour mieux suivre Platon et Socrate dans la recherche de la vérité. Curieusement, par contre, les langues latines, comme l'espagnol, le portugais ou l'italien ne m'ont pas informé aussi profondément. Peut-être étaient elles trop proches du français. Ces langues m'ont servi davantage pour l'enseignement que pour la lecture. Cervantès, Machado de Assis, Dante m'ont cependant fait découvrir la grandeur de leurs langues. J'en viens aussi au russe et au monde qu'il m'a ouvert par Tolstoï, Dostoïevski, Tchekhov, Chestov. Pouchkine m'a charmé par sa poésie et sa transparence insondable. La difficulté spécifiquement russe de l'accent tonique reste pour moi, sans doute définitivement, insurmontable. Je lis assez facilement la prose des grands classiques, très facilement les textes philosophiques et théologiques. Que demander de plus ? L'hébreu, venu plus tard, occupe une place particulière en raison du message biblique, rabbinique, cabalistique et hassidique qui passe par lui et que la traduction affaiblit. Pour moi, c'est le message qui compte et qui me touche en profondeur, de façon inégalable. Cependant la langue qui le transmet ne m'émeut pas, ni par le son, ni par le rythme. Comment expliquer que l'arabe, que je connais si peu, me fascine, au point que j'aie envie et même besoin, malgré mon âge, de l'apprendre pour le lire et le parler ? Un dernier mot pour le danois, qui commence à me donner l'accès direct à Kierkegaard, Andersen, Karen Blixen. Ici encore, ce n'est pas la langue qui m'attire comme telle. Elle aurait plutôt de quoi me décourager à cause de ma quasi-impossibilité de la prononcer correctement. C'est pourtant elle qui m'intéresse à cause de ce qu'elle offre, avant tout à cause de la rencontre personnelle qu'elle me permet d'avoir avec Kierkegaard. Dans tout cela, je ne fonctionne que comme un amateur qui profite à

plein du contact avec l'auteur. Oserai-je dire que je me considère comme un pur amateur, comme un amateur pur et désintéressé ? Quant aux langues, je reconnais ma tendance à l'excès. Elle serait inquiétante si elle allait trop loin. La rencontre avec des personnes qui connaissent et me parlent avec intérêt, voire avec passion, du sanskrit, du hindi, du bengali, du persan, du chinois, du gaélique, déclenchent en moi des envies et des débuts un peu ridicules. Je me trouve des excuses, me disant par exemple qu'un acompte pris ici-bas me vaudra là-haut des échanges plus riches avec ceux qui ont aimé leur langue.

Et le français ? C'est ma langue maternelle et je l'aime. Je l'aime d'autant plus qu'il est en voie de se réduire à une langue réservée à quelques individus curieux d'histoire. J'accepte comme un fait la prédominance de l'anglais et même de l'anglais-américain. Le plus important est que l'anglais sera toujours la langue de Shakespeare, issue de l'adorable franco-anglais de Chaucer, maîtrisée par Macaulay dans ses admirables essais historiques et littéraires.

L'empreinte positive de l'allemand n'a pas été arrachée par les aboiements et hurlements de Hitler entendus à la radio, chez mes grands-parents, à Obernai, pendant le congrès de Nuremberg en 1938. Ma grand-mère entendait le vacarme et disait : *'O Je! (ô Jésus!) Si les Français* ('de l'intérieur', comme on les appelait en Alsace) *comprenaient !'* Ils n'ont pas compris, comme on le sait, mais moi j'avais compris et j'ai mieux encore pressenti la catastrophe quand j'ai entendu, à Obernai même, les réservistes mobilisés avant la reculade de Munich dire qu'ils ne feraient pas la guerre. Dans le train qui nous ramenait à Marseille pour le retour au Maroc, on croisait des trains de réfugiés espagnols qui tendaient le poing pour saluer les ouvriers français qui eux aussi tendaient le poing au bord de la voie. Dans le train il y avait des réservistes. J'ai entendu l'un d'entre eux dire que sa première balle dans la guerre serait pour son officier. J'étais terrifié, ne sachant pas que ce n'était peut-être pour cet homme qu'une citation libre de l'avant-dernière strophe de l'Internationale. Derrière cet homme, j'entendais une France qui refusait de combattre l'Allemagne de Hitler. De cette première rencontre avec un certain pacifisme, j'ai gardé l'horreur et le dégoût de la foule et de l'idéologie qui, par fausse générosité, condamnent la légitime défense et justifient le crime. Cette horreur rejoint celle des Juifs qui ont connu le mal et qui savent jusqu'où il peut aller quand on ne l'arrête pas à temps.

Hébreu et allemand étaient donc là. Quant au latin et au grec, que des humanités faites chez les Jésuites avec un maître jésuite auraient dû vivifier, ils ont continué à sommeiller. Comment se fait-il que le P. Poncet, si consciencieux, n'ait jamais pensé à nous dire que le Nouveau Testament était écrit en grec ? Pourquoi n'ai-je eu aucune idée de l'intérêt que pouvait avoir la lecture des Actes des Apôtres, alors que mon contact avec l'Évangile se réduisait à l'audition fastidieuse des mêmes passages sans cesse répétés ? Cette insuffisance intellectuelle et spirituelle a eu peut-être le mérite de ne pas perturber l'immédiateté de mon contact avec l'Algérie et l'inévitable comparaison quotidienne avec le Maroc d'où je venais et avec lequel je m'identifiais à ma manière. J'éprouvais fortement ce que la situation des arabes en Algérie avait d'intolérable : infériorité économique et sociale par rapport aux 'Européens', tout particulièrement par rapport au petit peuple des Pieds-noirs originaires d'Espagne, de Malte ou de Sicile. Des regards de haine ou de mépris d'un côté et de l'autre, ou pire encore, l'indifférence voulue ou fataliste, me faisaient peur. Je me disais que tout cela finirait un jour dans la violence et le sang. En effet, j'ai vu de près cette triste

fin de l'Algérie française, bien plus tard, à l'occasion de passages ou séjours à Alger et à Blida.

J'ai voulu croire que l'Algérie resterait française et j'ai pour ceux qui y ont cru et qui ont lutté pour elle, en particulier pour les harkis, une grande reconnaissance et un profond respect. J'ai cependant voté contre l'Algérie française, la mort dans l'âme, partageant la détresse des Pieds-noirs et indigné par la manière dont de nombreux français de la métropole, parmi lesquels certains prêtres 'engagés', parlaient du colonialisme et des 'colons' d'Algérie. Le petit peuple des pieds-noirs, les harkis ne sont plus en Algérie. Ils y ont vécu et laissé des traces que l'œuvre de Camus et le film de Visconti - *L'Etranger* - permettent d'aimer.

### Le Paris de ma jeunesse douloureuse

Les deux baccalauréats passés à Rabat, dans le bouleversement du débarquement des Américains, ont mis fin à mes études secondaires. Le premier, avec le latin et le grec, est obtenu avec mention 'Bien'. Mention 'Bien' seulement et non pas la mention 'Très Bien' qui aurait peut-être permis de remettre en cause l'avenir que mon père concevait pour moi, à savoir le passage par l'École Polytechnique. C'est vers cela que j'allais, commençant avec les 'Mathématiques Élémentaires' et entamant une longue marche dans le désert d'études subies avec douleur. Les mathématiques n'étaient pas nettement au dessus de mes moyens et ne me déplaisaient pas. J'y trouvais un aspect de la vérité, pure et rigoureuse, qui me séduisait sans me donner toutefois le désir d'approfondir. Après une mention 'Passable' au baccalauréat, j'ai souffert en 'Mathématiques Supérieures' pendant un an au lycée d'Alger, à son antenne de la Bouzaréa, puis en 'Mathématiques Spéciales' pendant un an et demi au Collège Stanislas à Paris. Le concours d'entrée à Polytechnique à la fin de l'année à Paris a été un échec, ce qui était normal. Les notes n'étant pas trop mauvaises, mon professeur m'encourageait à reprendre le collier, ce que j'ai fait pendant trois mois. Mais je me savais dans une impasse et j'étais seul à m'y débattre. À l'incertitude de réussir au concours s'ajoutait la certitude ne n'avoir aucune envie de devenir ingénieur. Il fallait sortir de l'impasse. Seul à Paris, j'ai profité de l'absence de mon père en mission aux États-Unis pour passer en préparation au concours de l'École des Hautes Études Commerciales (HEC). Cela m'a réussi, puisque j'ai été reçu sixième en juin 1947. Je ne m'étendrai pas sur la solitude dans laquelle je me trouvais pour orienter ma vie. J'ai choisi HEC, faute de mieux, pour assurer un cadre professionnel et social dans lequel je pourrais vivre l'incognito auquel j'aspirais. Il s'agissait de l'incognito dont Kierkegaard me parlait dans ce que je lisais de lui. Je n'ai gardé aucune trace précise des jours, mois et années pendant lesquelles je me suis débattu dans les difficultés. Le suicide était impossible, à première vue, faute de courage, mais aussi parce que je croyais en Dieu et qu'en lui il y avait un bonheur au delà du malheur. Le contexte familial ne me laissait pas d'autre issue que de porter en cachette ma souffrance et d'aider mes proches à moins souffrir. J'avais trouvé mon statut, celui d'un chrétien incognito. Je n'étais pas seul puisque j'avais Kierkegaard qui m'assurait que Dieu existait et qu'il était amour. C'est lui, devenu mon ami, qui m'a aidé à vivre, parce qu'il partageait ma souffrance et me permettait de penser qu'elle avait un sens. Ce n'est pas uniquement par paresse que je n'ai tenu aucun journal. Il me suffisait de savoir que tout était noté en Dieu. Personne, à ma connaissance, n'a percé le secret de ma solitude, si ce n'est une tante, ma tante Germaine, femme de mon oncle Georges, qui m'aimait bien pour m'avoir charitablement reçu de

nombreux dimanches pendant mes deux années de pensionnat à Stanislas. Elle m'a demandé un jour, bien après ces années, de quoi je souffrais et si je ne voulais pas lui confier ma peine. J'ai nié ma souffrance et refusé bêtement une aide qui aurait pu changer ma vie. Ceci dit, je ne regrette pas mon silence, dans la mesure où il a pu préparer l'écoute d'une Parole entendue plus tard. Ma solitude n'était cependant pas totale. L'amitié ne m'a jamais fait défaut. Je garde pour moi le nom et le petit nombre des amis dont l'existence m'assurait qu'il y avait un Dieu vivant dans son silence et dans le mien. Je dois précisément à l'un de ces amis, qui était alors athée, de connaître Kierkegaard, 'Les miettes philosophiques', et de Lubac, 'Le drame de l'humanisme athée'. Le Zarathustra de Nietzsche, trouvé sur les quais dans la caisse d'un bouquiniste, a été pour moi un appel exaltant à la vie et à l'acceptation de mon destin. Le surhomme n'était pas le nazi mais l'homme qui surmonte son malheur par la recherche du beau et du vrai. Je savais bien sûr que Nietzsche était allé jusqu'à la folie, mais cela n'était pour moi que la confirmation de son authenticité.

### *La préparation à HEC*

La préparation à HEC a eu surtout l'avantage de me faire travailler l'allemand. Profitant de la sortie des camarades externes, j'échappais au collège et allais souvent flâner au jardin du Luxembourg. Prenant un jour une limonade au café proche de la fontaine Médicis, j'y remarquai une jeune femme qui s'y arrêtait avec un bébé dans une poussette. Cette femme parlait l'allemand avec un homme et son accent, grâce au souvenir de Nany, me paraissait bon. Il me plaisait en tout cas et j'ai souhaité l'entendre de plus près. Il m'a fallu beaucoup de courage pour aborder la jeune femme, un jour qu'elle quittait le café, seule avec la poussette. Elle accepta en souriant de me rencontrer au café et de me faire parler l'allemand. Elle s'est amusée de savoir que je sortais du collège contre le règlement. Elle a vu que j'étais un jeune innocent qui ne pouvait pas la gêner. De fait, j'ai fait la connaissance de son ami, qui était probablement son amant. Très simplement, je participais à leur conversation qui tournait autour d'Israël et de la possibilité d'y aller avec l'aide du 'Joint'. Les nouvelles de la guerre entre Juifs et Arabes ne m'intéressaient pas spécialement si ce n'est qu'elles concernaient la jeune femme parce qu'elle était juive et qu'elle voulait aller en Israël. Ceci m'étonnait et me déplaisait un peu car elle était belle et elle n'avait pas l'air juif, ce que je lui dis sans qu'elle en soit fâchée. Les choses en sont restées là, car je n'étais pas amoureux d'elle et j'étais trop innocent et timide pour entreprendre quoi que ce soit. Un beau jour, je ne l'ai plus vue au Luxembourg. L'ai-je rencontrée un jour en Israël sans la reconnaître ?

Puis-je dire que ma jeunesse a été (douloureuse) malheureuse ? Oui. Je sentais depuis Alger une infranchissable limite entre non seulement le 'Bien' et le 'Très Bien' du baccalauréat mais entre le 'Assez Bien' et le 'Bien'. Avec HEC, j'étais confirmé dans le 'Assez Bien' pour un avenir qui me semblait désormais décidé. Il n'était plus question de devenir officier, avant tout officier des 'Affaires Indigènes', chef de poste dans l'Atlas marocain, au milieu d'un peuple sain et beau, entre les montagnes ruisselant d'eau pure. Il n'était plus question de devenir professeur d'allemand. Je n'avais personne pour appuyer ce genre de projets ni pour me dire que j'étais malgré tout capable de réussir dans l'une ou l'autre voie. Il s'agissait désormais de trouver comment gagner ma vie en gardant l'anonymat. J'acceptais d'entrer dans une vie professionnelle qualifiée par un diplôme de valeur moyenne.



Je reviens à la question de la limite. J'essaie de dire comment elle me fait souffrir sans pour autant me faire vouloir qu'elle disparaisse.

J'ai éprouvé plus ou moins douloureusement, la limite qui me barre le chemin vers le 'très bien' de la réussite scolaire, intellectuelle, professionnelle. L'insuffisance des résultats ne me blesse pas quand il s'agit d'un domaine qui n'est évidemment pas fait pour moi, par exemple le dessin et la peinture, la critique littéraire ou encore d'autres domaines. Pour la musique, c'est autre chose. Je me sais irrémédiablement limité alors que je voudrais percevoir et exprimer des choses qui seraient ma musique. Pour le violon, que j'ai commencé à cinq ou six ans, je n'ai jamais songé à atteindre la virtuosité et je ne souffre pas de rester à mon niveau. Ce que je n'arrive pas à jouer ne me manque pas vraiment alors que ce que j'arrive à jouer me plaît et m'invite à mieux jouer : quelques sonates pour violon et piano de Mozart, de Haendel, de Beethoven, de Bach. Le retour à une pratique sérieuse de l'instrument, avec l'aide d'un ami, violoniste dans l'orchestre philharmonique de Jérusalem, me fait reprendre les sonates et partitas de Bach pour violon seul. Je reviendrai plus loin à cette musique qui nourrit et enchante ma vieillesse. J'en parle ici parce que cette expérience me donne la clé de mon acceptation de la limite. Je ne souffre plus de ne pas faire ce pour quoi je ne suis pas fait. Même le violon tzigane hongrois ou roumain, même la guitare russe à sept cordes, que j'aurais voulu bien jouer pour mon plaisir ou pour le plaisir d'amis, ne me donnent plus de regret quand je les entends bien maniés. Je m'identifie avec celui ou celle qui joue et chante, me réjouissant de penser que je peux encore, avec mon violon et ma guitare, donner à quelques-uns, plus doués que moi, le goût d'entrer dans le rêve de la belle musique populaire. L'accordéon russe, argentin et musette, que je n'ai jamais joué, entre aussi dans le rêve. Pour la philosophie et la théologie, la limite n'est pas telle qu'elle me fasse souffrir. Tout d'abord, j'ai enregistré dans ces domaines quelques bons succès : des dissertations où j'ai trouvé à dire des choses valables, sur les sceptiques avec M. Verneaux, dont j'ai parlé par ailleurs, sur Maître Eckhart avec Louis Cognet. Ceci ressemble aux quelques succès qui ont marqué ma vie professionnelle. Ils m'ont fait sentir que si je m'engageais à fond dans un travail, j'y faisais entendre une note qui m'était personnelle et qui me construisait. C'était là qu'était l'essentiel. J'ai bien mieux compris cela quand il s'est agi de mon engagement dans les études juives au contact du Talmud Torah des Juifs. Je reviendrai à cela quand je traiterai de ma vie religieuse, à Paris et à Jérusalem.

### Le service militaire

Le service militaire, fait de manière inattendue dans l'Armée de l'air, a débuté au Bourget où j'ai été immatriculé, dans l'ordre d'arrivée, avec deux Juifs d'origine algérienne qui ont occupé à ma suite le fond de la chambrée. Plus loin, à l'intérieur il y avait un Marseillais et un Parisien, et bien d'autres dont je ne me souviens plus. Les camarades me voyant voisin des Juifs m'ont pris pour un Juif. Je m'en suis aperçu quand l'un d'eux, voyant quand même que je n'avais pas l'allure maghrébine, me demanda un jour comment j'avais survécu à la persécution en France. Rétrospectivement, je me réjouis de cette méprise. Elle confirme le souvenir d'une relation amicale, fraternelle, avec ces camarades. Je ne cherchais aucunement à me distinguer d'eux. L'ambiance de la chambrée était excellente. Les classes assez dures, avec d'interminables manœuvres dans la cour de la caserne, avec les pénibles corvées de nettoyage et de

cuisine, créaient entre nous une solidarité très forte. Je me rappelle le jour où je me suis trouvé seul avec une montagne de marmites à laver. Fatigué, presque désespéré devant la montagne qui diminuait à peine, je vois arriver un soldat inconnu qui me dit: *‘Laisse-moi t’aider !’*. J’accepte, sans dire plus que ‘merci!’ et nous terminons ensemble, sans parler, l’interminable vaisselle. Mon compagnon disparaît alors. Je n’ai jamais réussi à la retrouver pour le remercier ; je ne peux me souvenir de son visage. Je ne peux faire autrement, aujourd’hui encore, qu’interpréter cette aide comme un signe qui me venait du ciel. Ce temps du Bourget, comme soldat de deuxième classe, avec plus de servitudes que de grandeurs militaires, est resté lumineux dans ma mémoire. J’ai fait le mur de la caserne pour aller dire bonsoir à mes parents jusqu’à Neuilly, prenant un petit risque dont j’ai été un peu fier, comme il convenait. Ceci me rappelle que j’ai un soir organisé une escapade de Stanislas, avec un groupe de trois ou quatre pensionnaires. Le mur qui faisait le coin de la rue Notre-Dame des Champs et de la rue Stanislas était fait de pierres saillantes qui facilitaient l’escalade. Une deuxième escalade n’a pas réussi. Nous avons été pincés au retour par un surveillant et nos noms ont été inscrits à la loge. Heureusement le brave homme les avait écrits au crayon et j’ai pu les effacer en profitant d’une brève absence que je guettais sans trop l’espérer. D’autres que nous ont dû profiter des mêmes pierres du même mur. Quelques années après, elles ont été rabotées. Importunes, elles gênaient un ordre établi qui préfère la platitude. Par la suite, cette partie du bâtiment de Stanislas a été cédée à une école d’électronique. Le mur du Bourget me laisse un très bon souvenir parce qu’il s’accorde avec la camaraderie de la deuxième classe. Le mur de Stanislas ne répare pas la tristesse de mes souvenirs de pensionnaire. Les camarades vivaient dans un conformisme sournois et égoïste. Ceux qui recevaient de leurs familles des colis d’aliments, en un temps de dures restrictions, ne les partageaient pas. L’obligation de faire une prière en commun le matin à la chapelle au début d’une messe pesait lourdement par son absurdité. C’est à partir de cela que j’ai cessé toute pratique religieuse, sans pourtant perdre une certaine relation à Dieu et à l’Église Catholique.

### La banque, l’industrie, la finance

La banque m’intéressait. J’y ai fait mon stage de fin d’études à HEC. Le lieu choisi fut la Banque de Paris et des Pays-Bas. J’ai circulé dans tous les services pour décrire dans un rapport ce qui me paraissait intéressant. Le plus fascinant et terrifiant fut le service des titres, avec l’étage supérieur, celui des chefs et du contact avec les grosses fortunes, et les étages inférieurs peuplés de petits employés. Dans les sous-sols, on conservait encore matériellement les titres et on détachait les coupons à la main. Les bureaux qui entouraient ceux des directeurs étaient remplis de jeunes gens tirés à quatre épingles, aux dents longues et aiguës, qui préparaient leur carrière. Dans un de ces bureaux, je me suis amusé une fois à faire une lèche indigne à l’un des directeurs qui passait là pour voir les nouvelles têtes. Mes collègues étaient indignés et furieux. Je faisais ouvertement d’un seul coup ce qu’ils faisaient à petite dose, à couvert.

Malgré ce mauvais souvenir, j’ai voulu, après mon service militaire, reprendre contact avec la banque. Un ami de mes parents travaillait à *l’Union Européenne*, banque d’affaires catholique liée à la famille Schneider du Creusot. Recommandé par le chef de cet ami, qui était un cadre supérieur de la banque mais qui n’était pas de la classe supérieure des amis de la famille Schneider, -la distinction est importante et j’y reviendrai-, j’ai été embauché comme stagiaire, à 20.000 francs (anciens) par mois, ce qui était

anormalement bas. J'ai accepté ces conditions qui me maintenaient dans la dépendance de mes parents parce que l'apprentissage technique de la banque m'attirait. Il m'offrait la possibilité d'apprendre un métier alors que les études faites à HEC m'avaient laissé flotter dans l'air par leur généralité. 20.000 francs c'était rien, mais c'était quand même un premier salaire. Avec cet argent, je me suis précipité chez Flinker dans l'Île de la cité, pour acheter le gros livre de Jaspers, *Philosophie*, que j'ai immédiatement commencé à traduire. Ce premier achat, avec mon argent, me rappelle celui que j'ai fait avec l'argent de poche donné par mon père : les œuvres de Platon, édition Teubner, en six volumes d'occasion au prix de 2.000 francs. J'ai remercié mon père d'avoir autorisé un achat qui pouvait sembler irréaliste et puéril. Je reviendrai à Jaspers, à Platon et à Kierkegaard quand je parlerai de mon contact avec la Tradition d'Israël et plus loin encore quand j'aborderai ma vieillesse.

Le passage à l'Union Européenne m'a donné une bonne expérience du contact avec la réalité du monde et de l'argent qui ne pardonne pas. Pendant deux mois passés au service des changes, j'ai vu de près qu'il ne faut pas se tromper. Chargé de traiter quelques opérations de crédit documentaire, il m'est arrivé de douter d'un très gros transfert de fonds que je devais faire. J'étais très inquiet de penser que ce transfert n'était pas arrivé à temps. Un coup de téléphone donné à la Hambros Bank de Londres m'a rassuré. Quel soulagement ! Ceci m'a fait acquérir le plus grand respect pour les chefs de service qui sans cesse mènent à bien de lourdes opérations et qui ne feront jamais autre chose que leur travail au service de directeurs et de patrons qui les dominent. Pour moi, j'étouffais dans ce milieu et comme je n'aspirais aucunement à monter dans l'échelle des dirigeants, montée qui d'ailleurs était impossible pour qui n'appartient pas à la classe des patrons et de leurs proches, je terminai sans regret mon année.

#### *Le monde des fonderies*

Une autre voie s'ouvrit à moi dans le monde des fonderies, dans le Nord et en Champagne. Je faisais des études et des projets dans le cadre de la comptabilité industrielle. Il s'agissait d'améliorer la rentabilité du travail. La vie rude du travail en usine dans le froid de l'hiver, le contact avec la base, me plaisaient au total. Je réussissais assez bien malgré la difficulté des relations avec les ouvriers. Les syndicats, dominés par les Communistes dans certaines usines, nourrissaient la méfiance des ouvriers à mon égard. Ils me considéraient comme un agent des patrons. Cependant la rigueur du travail, la beauté des opérations de fonderie, la proximité des fours Martin pour l'acier, des cubilots pour la fonte, me plaisaient. Je sentais cependant que je n'étais pas à ma place. Il fallait être ouvrier fondeur ou ingénieur pour vivre la réalité des usines. Je n'avais par ailleurs aucune envie d'échapper à cette réalité en cherchant à entrer dans le monde des patrons. Il me fallait donc quitter ce genre d'activités.

#### *Le monde de l'industrie pharmaceutique*

Une nouvelle possibilité s'offrit à moi dans le monde de l'industrie pharmaceutique. J'y entrai comme adjoint du directeur financier de la société-mère du groupe. Quelques opérations réussies m'ont valu l'estime des chefs.

Une de ces opérations portait sur un conflit dans une concession de brevets. J'ai pu trouver une faille dans l'argumentation de la partie adverse. Il a suffi d'une lettre pour en montrer l'évidence.

Une autre affaire a pris des mois. Il fallait rectifier au profit de ma société une répartition de frais de notre

agence de Cuba trop favorable aux sociétés qui utilisaient les services de l'agence. À cela se joignait la question de savoir si en raison de la victoire récente de Fidel Castro il ne fallait pas devancer une nationalisation ou une confiscation. Il a fallu des mois de travail et de discussions à Paris, un mois de séjour à Mexico, quinze jours de consultations à La Havane, pour arriver à des résultats. Le redressement financier a été fait en notre faveur. L'agence n'a pas été cédée parce que le patron principal, fils du fondateur du groupe, n'a pas voulu baisser son pavillon. Quelque temps après, Castro confisquait l'agence comme nous l'avions prévu. Ce voyage m'a beaucoup apporté. Il avait comporté un passage de quatre jours par San Francisco et Los Angeles à l'aller, puis dix jours à New York qui m'ont généreusement été offerts par mes patrons. À l'aller, j'étais avec un représentant des sociétés avec lesquelles nous étions en conflit. Au retour par New York, j'étais seul. Je parcourais la ville dans tous les sens pendant le jour et, la nuit, j'allais au théâtre. À l'arrivée par San Francisco et Los Angeles, les États-Unis m'ont fasciné, enivré même par l'immensité de leur espace, par l'impression de liberté et de simplicité qu'ils rayonnaient. À New York, je n'ai pas aimé le climat de violence de certaines rues et l'écrasante puissance de l'argent dans Wall Street. Paris me semblera toujours un village comparé à New York mais je préférerai toujours mon petit Liré et ne voudrais jamais vivre aux États-Unis. Pour la première fois, à Manhattan, j'ai vu des noyaux importants de Juifs orientaux avec les costumes de leur Pologne ou Ukraine natales et leur langue le Yiddish. Je venais à peine de commencer l'étude de l'hébreu à Paris et n'avais pas encore rencontré le judaïsme par les textes, ni encore moins les religieux de Sion. Ces souvenirs d'Amérique m'ont certainement aidé à profiter par la suite de l'enseignements de Juifs américains en Israël. J'ai été également familiarisé avec l'anglais tel que les Américains le parlent. Ils ne m'ont pas gagné à leur accent, que je déplore quand je le compare à celui de la reine d'Angleterre ou à celui d'amis irlandais et écossais.

Le passage par la vie professionnelle m'a beaucoup apporté : il m'a fait rencontrer le monde du travail et apprécier son exigence de rigueur. Cependant je ne me suis jamais senti à l'aise dans le monde du commerce et de la finance. Je souffrais d'un manque d'habileté et sans doute de compétence. Le peu de technique acquise à la banque ne me donnait aucune sécurité. J'ai cependant, outre les succès mentionnés ci-dessus, la tranquille certitude d'avoir pris des risques et de les avoir surmontés dans deux affaires. La première affaire est celle de la comptabilité de la société qu'on m'a confiée un jour après le départ du directeur qui en était chargé. J'ai décidé et réussi la transformation du système en adoptant le Plan Comptable et les comptes réfléchis qui permettaient de traiter convenablement et clairement la comptabilité industrielle de la société et de son usine pharmaceutique. Une erreur d'écriture du chef comptable de l'usine nous a fait trembler pendant quelques semaines. Les comptes ne pardonnent pas. La deuxième affaire a été la réévaluation du portefeuille titres de la société. Cette opération semblait avantageuse du point de vue fiscal mais elle était très compliquée en raison de la diversité de nos participations à l'étranger. Pour chaque évaluation, il fallait se demander comment le fisc pourrait admettre les critères adoptés et le résultat obtenu. J'ai été assez fier de présenter aux patrons un beau dossier entièrement terminé et justifié. Il ne restait plus qu'à passer les écritures que j'avais préparées quand, au dernier moment, on a préféré ne pas réévaluer. Je n'avais pas le pouvoir de décider la réévaluation. Je suis resté avec la satisfaction d'avoir fait un bon travail. Disons encore que le projet et

l'étude des conséquences fiscales possibles a été vu par un des contrôleurs fiscaux chevronnés qui nous surveillaient de près. Il m'a valu de lui des compliments dont je n'ai pas la trace écrite, mais dont je sais qu'ils m'ont aidé à vivre dans ce milieu d'affaires qui me restaient étrangères.

Cette étrangeté m'a obligé à partir. Cela s'est accompagné d'une expérience surprenante. Alors que ma décision était prise et communiquée par écrit à mes patrons directs, le dirigeant principal du groupe, fils du fondateur, m'a convoqué. Avant que j'ai pu ouvrir la bouche, il m'a raconté en détail comment s'était faite la succession de son père, toutes les difficultés qui lui étaient venues de la part des différents groupes d'associés et d'actionnaires, tout cela pour me proposer de quitter mon poste et de rejoindre son équipe avec un saut considérable du point de vue financier. L'embarras a été à son comble quand j'ai pu enfin le remercier de sa confiance et lui dire que ma décision d'entrer dans la vie religieuse était déjà prise. Il m'a serré la main sans un mot de plus et je l'ai quitté, désolé de l'avoir blessé sans l'avoir voulu.

Oui, la rigueur du travail, la camaraderie avec les comptables m'ont plu et m'ont laissé un bon souvenir. Ce positif s'est transformé en malaise quand j'ai arrêté la vie professionnelle et passé ma première année non professionnelle, année de réflexion et d'étude, au contact des religieux de Sion dans leur maison de Chaville. Cette maison venait d'accueillir quelques religieux du Brésil et deux novices français. J'y ai fait ainsi cette première année qu'on peut considérer comme un temps de postulat. J'ai souffert de me trouver avec quelques Pères âgés, quelques jeunes étudiants et les deux novices, qui tous étaient à mille lieues du monde que je venais de quitter. Où était passée la contrainte du monde extérieur et le contrôle des résultats ? Le négatif de la vie professionnelle ne me laissait en revanche aucun regret. Sans savoir où j'allais, je sentais que je devais et que je pouvais enfin essayer de répondre à un appel de Dieu par le contact avec Israël qui me parlait de lui.

### La rencontre avec l'hébreu, l'Écriture, et la Tradition d'Israël

Je savais grâce à Nany et par le cimetière juif de Bab-el-Oued que l'hébreu était la langue de l'Ancien Testament et des Juifs. La guerre de l'après-guerre, entre Juifs et Arabes, avec et contre les anglais, ne m'intéressait guère. J'étais plutôt contre les Anglais et donc pour les Juifs, sans éprouver de sympathie particulière pour les Arabes du Moyen Orient, peut-être parce qu'ils étaient pour moi trop différents des Marocains. La sympathie allait donc vers les Juifs. J'en suis sûr, grâce à la musique israélienne que j'entendais à la radio entre les annonces sur tel ou tel attentat contre les Anglais. Ces chants endiablés, sur le rythme de la Horah, me faisaient entendre l'hébreu comme la langue d'une vie et d'un combat pour la vie. Cela me plaisait sans que je sente le désir d'en savoir plus et d'en éprouver davantage.

Je gardais mes distances avec l'Église catholique et avec toute pratique religieuse, à l'exception de quelques passages par la messe dominicale à Saint Sulpice, voisine de mon appartement de la rue Jean-Bart.

La distance de l'Église me libérait pour une recherche de Dieu que je n'abandonnais pas grâce à Platon, Kierkegaard et de Lubac. Je sentais qu'il fallait étudier la Bible et surtout l'Ancien Testament que je connaissais trop mal. Je ne voulais pas me renseigner du côté chrétien. Le plus évident pour moi était de trouver un enseignement juif. Je suis allé le chercher à la rue des Rosiers, rue principale du quartier juif à Paris. J'y connaissais un marchand de disque qui me vendait de la musique tzigane russe et hongroise. Il

connaissait un jeune Juif, étudiant en vue du rabbinat, que je pouvais contacter par une Madame Trotsky, secrétaire à la synagogue libérale de la rue Copernic. J'y pris mon premier contact avec une institution juive. J'y ai attendu mon futur maître en assistant à un mariage qui m'a beaucoup ému. La mariée était une jeune noire américaine et le marié un jeune blanc, également américain. Il y avait le rabbin, le chantre, deux témoins, les deux mariés et moi. Je suis resté pour faire nombre, dans la mesure du possible, mais surtout pour réjouir la mariée que j'ai vivement félicitée à la sortie. A-t-elle été heureuse comme je le lui ai souhaité? Je sais aujourd'hui qu'il faut, comme les maîtres juifs, tout quitter, même le Talmud, pour accompagner et réjouir une mariée et son mari quand personne ne les entoure parce qu'ils ne sont ni riches, ni connus. C'est un commandement et le fait que ce soit un commandement pour les Juifs augmente leur joie de l'accomplir, parce qu'ils réjouissent la mariée et Dieu lui-même qui s'est réjoui de présenter Ève à Adam.

J'ai donc rencontré mon premier maître, Nissim Gabbay, de Marrakech, Marocain comme moi, par Madame Trotsky, dont le nom, assez connu, indique probablement une origine russe, peut-être révolutionnaire. Mais ce n'était pas la politique qui m'intéressait. C'était l'hébreu qui me venait par la synagogue de la rue Copernic, avec son Rabbin, M. Zaoui, son chantre, M. Katzmann, son accueil et sa prière que j'ai commencé à accompagner le samedi.

Quelques textes de Josué, du Deutéronome, m'ont montré que Nissim Gabbay connaissait la Bible et sa langue. Sa familiarité avec les textes bibliques m'a ébloui et m'a fait entrevoir, pour la première fois, la richesse que donne une éducation juive. Nous sommes passés, un jour, à l'hébreu rabbinique, pris dans le '*Sefer ha-Aggada* (Livre de la Aggada)' de Byalik, livre que j'ai n'ai jamais plus quitté.

Je ne me rappelle plus le texte rabbinique qui m'a, pour la première fois, manifesté la vérité de la Tradition d'Israël, de la Bible hébraïque et de Dieu qui parle en elles. Je crois que le verset de *Gn 8, 21*, invoqué par la formule de citation '*Car il est dit (she-neemar)*' confirmé par *Is 54, 8-10*, est lié à cette expérience décisive, mais je ne retrouve pas le texte rabbinique à travers lequel le verset m'a donné sa lumière.

Je ne veux pas à tout prix reconstituer ce passé qui m'a échappé. Ce serait enlever sa valeur à l'instant décisif de l'expérience. Cependant, si le verset est resté ancré dans ma mémoire, il vaut la peine pour moi de chercher pourquoi il m'a marqué. Je vais le faire en disant rapidement pourquoi il continue à me toucher. Je reprendrai d'ailleurs ces raisons dans la partie thématique de ces notes (*Bio-thèmes*), à propos de la bénédiction.

Le verset (*Gn 8, 21*) dit ceci : *«Il (le Seigneur) se dit en lui-même : Je ne maudirai plus jamais la terre à cause de l'homme, car ce que forme le cœur de l'homme est mauvais dès son enfance ; plus jamais je ne frapperai les vivants comme j'ai fait»*. Dieu se reconnaît responsable du mal qui est dans le monde et qui découle de la liberté de l'homme. Dieu est avec le monde et avec l'homme. Le mal ne peut donc avoir le dernier mot. Ceci me réconciliait avec Dieu et je ne pouvais plus considérer ma vie comme sans valeur. Aujourd'hui, je parle du mal et non pas du malheur, alors qu'à l'époque, c'était davantage le malheur, et mon malheur en particulier, qui m'oppressait. Ce n'était pas le mal que je faisais, dérisoire, qui me préoccupait. C'était plutôt le malheur, produit ou admis par une société qui générait l'injustice et l'anonymat destructeurs des personnes. Sans doute ce malheur venait-il d'un mal plus profond que le

malheur, plus radical que la souffrance et la douleur. Je le sentais bien, mais je ne me posais pas trop de questions, me contentant d'entendre l'essentiel : Dieu se rend responsable du monde et de ce qui s'y trouve ; Il n'abandonne pas l'homme à ce monde. Le verset que je me rappelle me permet de reconstruire un '*car il est dit*' qui appuie le message, mais je ne suis pas sûr de retrouver aujourd'hui ce que j'ai rencontré autrefois. Voici ce que je retrouve et que je cite en abrégé : à Dieu qui reproche à l'homme d'avoir mal fait fructifier le monde, Israël répond : "Mon Seigneur le Roi, tu sais que c'est ton plus mauvais champ (le monde que tu m'as confié)... Maître du monde, tu sais que le penchant au mal a été répandu en nous, car il est dit (Gn 8, 21) : "ce que forme le cœur de l'homme est mauvais dès son enfance" et il est dit aussi (Ps 103, 14) : 'il connaît notre formation, il se souvient nous sommes poussière' (Cf Abot de-Rabbi Nathan B, Chap. 30). Et il est dit encore (Ps 37, 33) : 'À sa main (à la main du méchant, du mal) le Seigneur ne l'abandonne' (Cf. bQiddushin 3Ob)." Ce '*car il est dit*' n'introduit pas une preuve ; il manifeste la cohérence de Dieu et de sa Parole, il ouvre à la lumière, il révèle la vérité. Percevoir la cohérence, c'est éprouver la vérité et la joie de la Torah.

### La rencontre avec les religieux de Notre-Dame de Sion

Si la tradition d'Israël me faisait entendre Dieu qui me parlait dans l'Écriture, je ne pouvais plus me contenter d'étudier l'hébreu. Nissim Gabbay, mon maître devenu un ami, voyait que mon intérêt était religieux. Sachant que j'étais à la recherche d'un christianisme perdu, il m'a mis dans les mains un numéro des '*Cahiers Sioniens*' édité par les Religieux de Notre-Dame de Sion, 68 rue Notre-Dame des Champs, Paris 6°. J'ai découvert avec stupéfaction que des chrétiens, des prêtres, religieux et laïcs catholiques, parlaient du judaïsme avec respect et des Juifs avec amour. J'avais ainsi, à ma manière, rencontré une réalité qui n'était ni fausse ni illusoire. Je devais donc parler aux religieux de Sion et j'ai fini par sonner à leur porte, au 68 rue Notre-Dame des Champs.

Les religieux de Sion m'ont permis de penser qu'une vie était concevable dans leur congrégation, dans une congrégation dont la raison d'être était le contact avec Israël et sa Tradition religieuse. Fondés en 1947 par les Religieux de Sion, les '*Cahiers Sioniens*', malgré leur cessation en 1955, rayonnaient encore en France et à Rome ; on espérait qu'ils pourraient reprendre. Les Pères Devaux et Démann, l'Abbé Hruby étaient encore rue Notre-Dame des Champs. Je les voyais et parlais avec eux, surtout avec le P. Démann, qui comprenait ma démarche et l'encourageait sans me cacher les faiblesses de la congrégation de Sion. Ces premiers contacts avec une possibilité de vie religieuse dans l'Église Catholique renforçaient la conviction que j'avais depuis mon enfance, selon laquelle la vie n'avait de sens qu'en Dieu avec lui et pour lui. Il ne me venait pas à l'idée de chercher ma voie ailleurs que dans l'Église Catholique où depuis ma lecture de '*Méditation sur l'Église*' du P. de Lubac je ne doutais pas que se trouvait la Vérité. Sans avoir remis en question ma foi en Jésus-Christ, les questions sont venues plus tard ; dans le contact avec la Tradition d'Israël, je commençai à chercher où et comment aller vers une vie religieuse dans le cadre des vœux de religion que proposait l'Église Catholique. J'avais vu déjà, dans les dernières années de ma vie professionnelle, ce que pouvait être une vie comme 'moine de la misère', utopie qu'avait conçue l'Abbé Pierre dont j'admirais l'action. Une quinzaine de jours, la moitié de mes vacances, passée un été dans la communauté d'Emmaüs dans l'île de Bougival, m'a fait abandonner

l'idée d'aller vers l'œuvre de l'Abbé Pierre. Je garde de ma quinzaine de jours un bon souvenir, dominé par les souvenirs de tournées en camion avec des compagnons pittoresques. Je tenais la caisse que m'avait confiée le chef du camp, un ancien truand qui n'était visiblement pas entièrement repenti et qui connaissait ses compagnons. Je n'ai pas eu de difficulté avec eux, ni dans les tournées, avec les arrêts pour un coup de rouge de temps en temps, ni au camp avec les visiteurs qui venaient acheter les meubles ramassés durant les tournées. L'expérience était intéressante mais ne pouvait aller au delà d'un quotidien limité à des relations élémentaires et superficielles avec des gens de passage. Je n'avais personne avec qui envisager un projet dans ce cadre. L'Abbé Pierre, que j'ai rencontré une fois à Bougival, était aux prises avec de graves problèmes dont j'entendais parler et qui ne me donnaient pas l'envie d'en savoir plus. Avant de quitter la vie professionnelle, j'ai été voir les Frères de Saint Jean de Dieu, qui m'attiraient par leur travail auprès d'enfants handicapés et de malades mentaux. Je voulais me rapprocher de ceux qui souffraient de ne pas être comme les autres, de ceux qui étaient comme moi, qui vivais dans mon anonymat. Quelques après-midi passés auprès d'enfants et adolescents gravement handicapés m'ont découragé. Je ne me sentais pas capable de m'occuper d'eux, de jouer avec eux, de les intéresser. En dernier lieu, quand j'ai quitté la vie professionnelle, je suis allé passer quelques semaines chez les bénédictins de Wisques auprès de Dom Doyère, prieur de l'Abbaye, ancien HEC dont m'avait parlé un ami. Cette expérience m'a ramené vers le contact avec Israël. Un dernier regard vers les Franciscains, en raison des bons souvenirs de mon enfance, m'a convaincu que là encore je ne pouvais pas trouver mon chemin. Saint François restait un modèle lumineux mais je ne pouvais pas aller sur ses traces car je ne sentais pas assez le lien qu'il avait avec Israël. Il ne me suffisait pas de savoir que les Franciscains avaient des œuvres et des maisons d'étude en Terre Sainte. Je ne voyais pas comment leurs implantations, focalisées sur leur centre situé en vieille ville de Jérusalem, alors sous contrôle jordanien, ménageaient un contact suffisant avec Israël, avec sa langue et sa culture religieuse.

La conviction que les Juifs recevaient de la Parole de Dieu, dans leur Tradition et dans la Bible hébraïque, une lumière qui éclairait ma vie chrétienne m'a fait vouloir entrer et rester dans la congrégation de Sion. Les difficultés de cette congrégation, rencontrées dès le début et retrouvées au long du parcours, ne m'ont jamais fait penser à la quitter. Pour rencontrer l'essentiel, il fallait bien un repère humain, qui se réfère cependant au seul absolu qui compte. Par rapport à cet absolu, la faiblesse du repère humain ne m'a pas troublé et chaque fois que l'occasion s'est présentée à moi d'aller ailleurs, avec d'autres personnes ou dans d'autres cadres apparemment plus sûrs, plus crédibles, je voyais que rien ne m'assurait de trouver là une meilleure possibilité de faire des études juives. Il fallait donc rester là où personne, en raison des constitutions de la congrégation, ne pouvait me dire que j'avais tort de vouloir faire ces études.

L'invitation à partir a été forte et constante avec de violentes secousses. Pendant le postulat, je n'avais pas formellement pris ma décision d'entrer. Ceci tempérerait l'envie de partir que j'éprouvais, situé dans ce cadre irréel de la petite communauté de Chaville, avec quelques pères âgés, deux jeunes religieux arrivés du Brésil et deux novices français, sous la coupe d'un religieux brésilien d'origine italienne formé autrefois en France. Que faisais-je là ? Le seul interlocuteur qui pouvait comprendre pourquoi j'étais là était le Père qui m'avait accueilli à Paris et que je rencontrais de temps en temps. Sa lucidité et son honnêteté concernant l'état de la congrégation et ses perspectives d'avenir me rassuraient. Je n'étais en



effet pas le seul à me poser des questions. En octobre 1962, j'ai demandé à continuer et suis entré au noviciat. La décision a été difficile. Elle m'a traumatisé pendant une quinzaine de jours. M'étais-je trompé ? Surmonterais le traumatisme ? Serais-je amené à reprendre ma décision et à perdre la face vis-à-vis de tous ? Ma décision d'entrer dans la vie religieuse ne venait-elle pas d'un profond et irrésistible désir d'échapper au monde réel, à ses exigences, au mariage et à ses risques ? Le traumatisme ne s'est pas maintenu, laissant cependant ouverte jusqu'à la fin du noviciat la question de savoir si mon engagement religieux n'était pas une fuite. Je précise que j'envisageais un engagement dans la vie religieuse et non une marche vers le sacerdoce. Il est clair que je n'ai jamais senti un appel vers le sacerdoce. Il n'y a là chez moi aucun anti-cléricalisme. Il s'agit tout simplement d'un manque total d'attraction que je n'ai pas cherché à combattre, surtout après que je me sois convaincu que l'appel au sacerdoce n'est pas conditionné par un attrait personnel et subjectif mais par un appel objectif de l'Église. Pour le cas où j'aurais malgré tout envisagé une marche vers le sacerdoce, j'en ai été nettement et définitivement détourné par une lecture faite d'un livre du P. Spicq, dominicain. Je ne me rappelle plus de ce livre (Ceslas Spicq, *Spiritualité sacerdotale d'après saint Paul*, 1954) que le passage dans lequel le P. Spicq disait qu'un candidat au sacerdoce devait avoir toujours vécu de façon irréprochable. Ceci m'excluait évidemment, alors que Saint Thomas disait que la vie religieuse pouvait convenir à des criminels repentis, ce qui ne m'excluait pas. Le problème était donc réglé. Il s'agissait de vie religieuse et non pas de sacerdoce. Il restait une difficulté, celle de se débattre contre la présentation encore prépondérante à l'époque d'une vie religieuse comme voie de perfection supérieure à la voie du mariage. Fort heureusement, mes maîtres des novices, j'en ai eu deux, ne m'ont pas imposé la doctrine commune, dont je précise qu'elle a cessé de prévaloir.

#### *Première secousse*

La première secousse, deux mois après le début de mon noviciat, m'a été donnée par mon directeur spirituel de Paris, celui qui m'avait accueilli au début. Convoqué par lui à Paris, je l'entends me dire qu'il doit quitter la congrégation pour de graves raisons qui l'obligent à réorienter sa vie, sans abandonner toutefois une activité d'Église au contact des Juifs. Ma relation à ce prêtre était si bonne, je lui étais si reconnaissant de m'avoir accueilli et accompagné jusqu'à ce moment, que ma réaction a été très calme et aussi amicale que possible. Je lui ai souhaité bon courage et bonne chance, en toute sérénité et sincérité. Rentré à Chaville, j'ai été mis au courant de détails que je n'ai pas à rapporter ici. J'ai su par la suite quels remous avait faits, à Paris et ailleurs, le départ du Supérieur des Pères de Sion en France et du directeur des Cahiers Sioniens. J'ai également compris la raison de malaises que j'avais perçus çà et là, à Chaville et à Paris. Cette secousse ne m'a pas vraiment ébranlé, ce qui me confirme aujourd'hui, si c'était encore nécessaire, que j'étais déjà 'fermement établi à Sion', pour utiliser la devise de ma congrégation : '*In Sion firmata sum*' (Si 24, 10 : 'en Sion je me suis fermement établie'). Je reviendrai plus loin à cette formule qui exprime profondément l'enracinement de la Sagesse (=Torah) à Sion-Jérusalem. À propos de cette affaire, je retrouve une attitude invétérée qui me caractérise en partie. Je ne cherche jamais à savoir ce qui, selon des rumeurs, ne va pas, ou pourrait ne pas aller, chez quelqu'un ou quelque part. Je suis de ce fait souvent le dernier à savoir une mauvaise nouvelle. Ceci favorise chez certains l'idée que je suis un

imbécile, voire qu'avec moi on peut tout se permettre. J'accepte sans trop de mal ces jugements quand je me rends compte qu'ils sont portés sans intention de nuire. Je sais cependant qu'il faut s'informer dans certains cas, avant qu'il ne soit trop tard pour agir en vue du bien. Accepter le fait accompli n'est pas accepter le mal et les agissements de la maffia où qu'elle se trouve.

Au cours du noviciat, et tous les jours pendant certains mois, je me suis senti parfois si mal que je me fixais la limite du lendemain : 'Si je me sens aussi mal demain, je partirai'. Mais le lendemain je me disais la même chose et je suis resté. N'étais-je pas fermement établi à Sion ?

### *Deuxième secousse*

Une deuxième secousse, moins grave, a été celle du départ de mon maître de novices, brésilien d'origine italienne et de formation française, découragé et déprimé par le départ du Supérieur de Paris. L'adaptation au nouveau maître des novices, brésilien, n'a pas été vraiment difficile, si ce n'est qu'elle m'a fait mieux sentir l'étrangeté du groupe dans lequel je me préparais à entrer.

### *Dernier choc*

Le dernier choc est venu quelques jours avant mes vœux, en octobre 1963. Mes parents viennent subitement me voir à Chaville et me communiquent un message de Monsieur Cazelles, éminent Sulpicien, exégète et professeur d'hébreu, que j'avais rencontré au séminaire des Carmes pendant mon postulat et qui suivait de loin mon cheminement. Un avis alarmant sur la congrégation venait de lui parvenir de la part du Cardinal Tisserand. Il en avait informé mes parents qui venaient donc pour m'alerter et me conseiller de partir. Monsieur Cazelles, hospitalisé à la suite d'un accident, était prêt à me recevoir. Je suis allé le voir et il m'a dit en effet que je ne me rendais pas compte de l'état précaire de la congrégation. Celle-ci n'ayant aucune chance de survivre, je ferais mieux de me réorienter en cherchant dans le diocèse de Paris le moyen de combiner théologie et études juives en vue d'un engagement à préciser ultérieurement, avec son aide, si je la souhaitais. Je l'ai entendu très calmement et l'ai quitté en le remerciant, lui promettant de réfléchir et de lui communiquer ma décision. Celle-ci en réalité était déjà prise. En toute paix je suis allé jusqu'à mes vœux et je l'ai écrit à Monsieur Cazelles. De cela, comme de beaucoup de choses dans ma vie, je n'ai pas gardé de trace écrite : ni copie, ni note dans un journal que j'aurais tenu. C'est sans doute pour une part la paresse qui m'empêche d'écrire ou de noter. Il y a plus. Il y a une allergie à l'écrit pour ce qui est vécu en profondeur. Ceci explique la difficulté que j'éprouve à écrire ces lignes. J'avoue qu'il a aussi chez moi un certain orgueil : si ce que j'ai fait, dit, vécu a une valeur, cela est inscrit dans le 'Livre de Vie' et je suis en bonne compagnie avec ceux qui n'ont rien écrit, qu'ils aient été petits ou grands, célèbres ou obscurs, connus ou inconnus.

En résumé, j'avais bien des raisons de quitter la congrégation et de reprendre mon engagement. Je pouvais le faire sans perdre la face, au départ de mon supérieur de Paris en janvier 1963, avant mes vœux en octobre 1963. Je suis resté parce que j'étais dans la paix, certain que mon engagement n'était pas une fuite.

### Études juives, faites en chrétien

*Études juives, faites en chrétien, à l'écoute du Talmud Torah des juifs, à l'Université Hébraïque de Jérusalem*

Les études juives entreprises avant de rencontrer les religieux de Sion, poursuivies pendant les années de postulat et de noviciat, faiblement entretenues pendant les deux années de la licence de philosophie et les trois premières années de théologie à l'Institut Catholique de Paris, demandaient plus que les trois ans d'hébreu biblique, d'araméen, de syriaque et les deux ans de grec biblique de l'École des Langues Orientales de l'Institut catholique. Un peu d'arabe fait dans ce cadre et à l'École des Langues Orientales de la rue de Lille ne nourrissait pas le manque. Je sentais fortement le besoin de revenir intensément au Talmud inauguré auprès de mon maître de l'Institut libéral, de la rue Servandoni, le Rabbin David Berdah, de mémoire bénie !

Mes confrères de Paris et de Jérusalem ayant admis sans trop de difficultés l'idée d'un an d'études à Jérusalem, je suis parti pour cette destination sans savoir comment je ferais les études souhaitées. Je signale, plus qu'entre parenthèses, l'ouverture et la générosité de mes confrères qui avaient déjà autorisé un séjour de deux mois au Liban, à Broumanna, dans le couvent des Pères Antonins, pour perfectionner mon syriaque, en 1967, avant la troisième année qui menait au diplôme. Ce séjour m'a beaucoup apporté: visite du pays, passage de quatre jours à Damas, amitié avec les Père Antonins. Ces jalons ont servi par la suite. Ils m'ont permis, quand je suis devenu responsable de l'Institut Ratisbonne, d'accueillir deux moines Antonins pour lesquels j'avais obtenu des bourses d'un an auprès des Chevaliers du Saint Sépulcre.

Revenant à Jérusalem, je suis allé d'abord à Safed pour remettre au Rav Fitoussi, maître de la communauté cabalistique tunisienne, ami du Rav Berdah, une lettre de recommandation. Il s'agissait de savoir si un séjour dans sa communauté était possible et souhaitable pour un chrétien comme moi. Le cher Rav Berdah ne se doutait pas de la surprise que causait sa question. Je n'ai pas tardé à évaluer la situation et je n'ai pas été surpris de la réponse polie mais évasive du Rav Fitoussi. Je l'avais par avance mis à l'aise en mentionnant mon intention de contacter l'Université Hébraïque de Jérusalem. Rentrant à Jérusalem, j'ai cherché comment organiser des études de Talmud à l'Université. Un ami chrétien, élève et ami du Professeur Kutscher, m'a adressé à ce grand maître de la langue hébraïque. Il m'a reçu à bras ouverts, me proposant généreusement un échange : des lectures de la Mishnah pour laquelle il devait revoir le Manuscrit Kaufmann du traité Sanhédrin contre des leçons de français, conversation avec exercices sur les verbes. Quelle aubaine ! J'ai également étudié avec ses fils, alors que madame Kutscher et sa fille interrompaient nos travaux par des tasses de thé et des gâteaux. Le cher professeur a pris le temps de s'assurer que mon désir de faire du Talmud était réel, solide et sensé. Il m'a alors mis en contact avec des amis et collègues et j'ai fini par déposer un dossier de demande avec curriculum vitæ à l'Université. La catégorie 'Étudiant spécial' convenait évidemment à mon cas. On m'y a placé et une inscription est sortie un jour de la moulinette administrative. J'étais inscrit pour deux ateliers de Talmud, à deux niveaux différents, au milieu d'étudiants israéliens pour qui ces épreuves étaient obligatoires, à raison de quatre heures par semaine pour chaque atelier. Je ne peux décrire la joie et le mal que m'ont donnés ces mois intensifs. Je les retrouve vivants dans ma mémoire. Il s'agissait sans doute d'une joie religieuse, sans que je me pose la question de savoir si elle était chrétienne. Je savais sans doute qu'elle

n'était pas juive parce que je ne l'étais pas moi-même. Il était clair cependant qu'il s'agissait de la 'joie de la Torah (simhah shel Torah)' dont les Juifs parlent et vivent. De cette expérience, qui reprenait ce que j'avais déjà éprouvé à Paris auprès du Rav Berdah, j'ai tiré jusqu'à aujourd'hui la force de maintenir les études juives et la conviction qu'elles sont vitales pour ma vie chrétienne. J'en reparlerai en abordant l'étape actuelle de ma vieillesse. J'indique cependant déjà la paix profonde avec laquelle je vivais immergé dans ce monde de la Torah orale. Je me demandais sans doute comment je retrouverais à Paris les études de ma quatrième et dernière année de théologie, avec les travaux et examens exigés pour la licence canonique (maîtrise). Je me posais la question sans inquiétude, persuadé d'être sur la bonne route, non seulement comme religieux de Sion, mais comme chrétien tout court. La suite m'a montré que la paix que j'avais éprouvée ne m'avait pas trompé.

La première année de Talmud s'est bien terminée. J'ai réussi aux deux examens, avec mention Bien, selon ce qu'il me semble. L'important est que ces résultats étaient inscrits dans mon dossier. Je reviendrai plus loin sur cette année et sur ce qu'elle m'a apporté.

Je dois d'abord parler de ma dernière année de théologie. Elle a été dominée et illuminée par le cours sur la Trinité donné par le P. Henry, Jésuite belge, grand connaisseur et éditeur de l'édition critique de Plotin. J'ai eu la chance d'avoir la dernière du P. Henry avant sa retraite. J'ai profité de son enseignement oral et de ses notes polygraphiées sur la Trinité et d'autres cours donnés les années précédentes. Sans doute ai-je eu aussi le P. Daniélou sur les Pères de l'Église, en particulier sur Saint Irénée. J'ai eu également la chance d'entendre l'Abbé Cognet sur Maître Eckhart et sur la spiritualité de l'École Française. Tout ceci est inoubliable, mais rien n'égale la joie que m'a donné le P. Henry. Il s'agissait de la Trinité, donc de ce qu'il y a de plus spécifiquement chrétien et difficile dans la relation avec les Juifs, sans parler des Musulmans. Je n'ai pas compris le mystère, mais j'ai compris que le mystère de la Trinité et celui de l'Unité ne faisaient qu'un mystère pour illuminer et nourrir la vie chrétienne. L'approche des textes que nous proposait le P. Henry était critique, historique, philologique, philosophique. Pas question de 'revenir au judaïsme' ou de 'recommencer avant Nicée', comme le voudraient certains chrétiens avec une grande et naïve bonne volonté qui ignore trop la grandeur du christianisme et la profondeur du judaïsme

Revenant à Jérusalem, j'y ai étudié six ans, partageant mon temps entre des activités de tous genres dans ma communauté de Jérusalem et le Département du Talmud de l'Université Hébraïque, dans lequel, grâce à mon dossier antérieur, j'ai été admis comme 'Étudiant régulier' (*min ha-minyan* = faisant partie du nombre). Ce statut, ce à quoi il m'a obligé, les travaux et examens effectués, oraux et écrits de tous genres, les résultats obtenus, tout cela constitue la seule et grande fierté de ma vie intellectuelle. J'essaierai plus loin de qualifier cette fierté. Je dis déjà que ce que j'éprouve en elle dépasse de loin la satisfaction que j'aurais pu obtenir d'un doctorat de théologie, que j'ai amorcé par une inscription à Paris, pour lequel je n'ai jamais eu le moindre attrait, ni la moindre motivation et que j'ai annulé par lettre, dès que l'occasion m'en a été donnée. Il y a peut-être là une rancune ou une rancœur cachées, à l'égard de certaines personnes ou institutions.

Je reviendrai à cette question dans l'étape consacrée à ma vieillesse. Elle doit en effet être reprise quand il s'agira de jeter un regard sur les études juives et leur rapport à la théologie chrétienne.

### La retraite dans ma congrégation

Il n'y a pas de retraite dans ma congrégation et il n'y a pas eu de retraite pour moi à l'Institut Ratisbonne. J'ai cessé définitivement d'être le Directeur Académique de l'Institut, ce que j'avais déjà fait, à deux reprises, dans le passé difficile des études juives à Jérusalem. Je suis devenu 'professeur émérite' et l'on m'a même honoré par une journée, le 27 octobre 1999, suivie de la publication du n° 7, Décembre 1999, des Cahiers Ratisbonne '*Hommage à Pierre Lenhardt*'. Ce cahier a été publié avec tant de coquilles qu'il ne reste d'exact que la dernière page de couverture. Cet hommage est venu à temps, avant la suspension décidée par Rome en juin 2001, des activités de Ratisbonne, suivie du transfert de l'Institut à Rome, décidé en novembre 2002 et annoncé en janvier 2003. Je reviendrai sur ces décisions que je regrette pour des raisons qui dépassent de loin ma personne. Pour moi cependant, ces mesures ont pour effet de me libérer clairement de toute obligation de lutter désormais pour la cause des études juives dans le cadre institutionnel de l'Église Catholique.

Cette libération complète celle que j'ai demandée et que j'ai obtenue à l'intérieur de ma congrégation, de façon nette, à partir de mon dernier séjour au Brésil en juillet 1995. Pour diverses raisons, j'ai pris conscience de mon âge et de l'incapacité dans laquelle j'entraîrais d'assumer des charges dans une congrégation presque exclusivement brésilienne. Maintenir des positions, les exprimer par écrit comme je l'ai fait quand c'était nécessaire, prêtaient de plus en plus à un grave malentendu : celui selon lequel j'en voulais à certains confrères plus jeunes que moi, à qui je ne voulais pas céder la place. Je reconnais que j'aurais pu rester plus généreusement à la disposition de la congrégation pour de petites tâches administratives à Jérusalem et à Paris. Fatigue, paresse, et aussi quelques allergies, qui ont failli aller trop loin en 1985, comme je l'ai dit plus haut, ont eu le dessus sur quelques scrupules et habitudes qui se maintenaient encore. Tout ceci est déjà surmonté, en grande partie grâce à la générosité de mes jeunes confrères qui me laissent en paix et qui sont pleins d'égards pour moi. J'ai donc une vieillesse qui s'annonce heureuse et qui pourrait encore, si Dieu le veut, pendant quelques années de plus, porter des fruits. De quelle manière et dans quels domaines ? Je vais essayer d'en donner une idée en parlant de mon enseignement et de mes publications.

## ENSEIGNEMENT

*L'enseignement à Ein Karem, Jérusalem, Paris, Lyon, Genève, Italie,-Espagne, Berlin, Angleterre, Canada, Brésil, Argentine, Costa Rica, Mexico. Rio de Janeiro*

Ein Karem - Sœurs de Sion ; Rome - Sidic-Grégorienne

Mon premier enseignement a été donné aux Sœurs de Sion à Ein Karem dans les années 1970 à la demande de Sœur Margaret McDonald, supérieure de la communauté. Il s'agissait de quelques conférences destinées aux résidents de la maison. L'écho de ces conférences s'est révélé très positif. Un des auditeurs a souligné le fait qu'il avait perçu dans ma manière de présenter les choses une vibration qui dépassait la littéralité des traditions juives que je présentais en chrétien. Cette première expérience m'a semblé indiquer que mes études et l'enseignement oral qui en découlait pouvaient être utiles à des Chrétiens. Une deuxième expérience allait confirmer la valeur de cette intuition. Les Sœurs de Sion du Sidic de Rome m'avaient invité à donner une semaine de cours à l'intérieur d'un programme patronné par l'Université Grégorienne des Jésuites. Pour ce cours, le premier que je donnais officiellement dans le grand monde, j'ai demandé à mes maîtres juifs de l'Université Hébraïque de Jérusalem s'ils m'autorisaient à le donner. Le cours portait en effet sur des textes de la Tradition d'Israël. L'autorisation m'a été chaleureusement donnée. J'ai ainsi pu clairement fonctionner en disciple de mes maîtres, dans une relation dont je reparlerai plus loin.

Jérusalem

*Jérusalem - École Biblique*

Peu de temps après, le P. Tournay, directeur de l'École Biblique de Jérusalem, me demanda de prendre la suite du P. Benoît pour le séminaire d'initiation à la littérature rabbinique qu'il donnait depuis de nombreuses années. Fort de l'autorisation de mes maîtres juifs, j'ai accepté cette offre. Chaleureusement accueilli par le P. Benoît, j'ai ainsi enseigné à l'École Biblique pendant presque vingt-cinq ans. Cette insertion à l'École Biblique m'a donné une certaine notoriété qui m'a valu d'autres enseignements. Ce qui m'a enrichi le plus dans ce long passage à l'École Biblique, c'est l'amitié avec le P. François Dreyfus. Très attaché à son origine juive, le P. Dreyfus regrettait de ne pas assez connaître la Tradition religieuse d'Israël. Il m'a fait l'honneur de fréquenter mon séminaire. De mon côté, j'ai suivi ses cours magistraux sur l'exégèse dans l'Église. Nous avons beaucoup échangé sur ses grands articles publiés dans la Revue Biblique sous le titre de 'Exégèse en Sorbonne, Exégèse en Église'. Certaines de mes remarques l'ont intéressé et on aurait pu songer à une publication complémentaire qui aurait paru dans la Revue Biblique. Malheureusement le P. Dreyfus a dû quitter Jérusalem pour des raisons de santé et ses articles n'ont pas pu être révisés. Ils ont été repris sans modification dans le livre 'Exégèse en Sorbonne, Exégèse en Église', Parole et Silence, Paris 2007, avec une préface du Cardinal G. Cottier. J'ai mis par écrit une de mes remarques à l'occasion d'une journée d'étude et de prière consacrée, le 18 décembre 2009, à la

mémoire du Père François Dreyfus, o.p. Mon intervention faisait entendre la résonance du principe rabbinique ‘Aucune Écriture ne sort de son Sens Simple’ avec le principe traditionnel de l’Église catholique repris par le concile Vatican II (*Dei Verbum*, n.12): ‘La Sainte Écriture doit être lue et interprétée à la lumière du même Esprit qui la fit rédiger’.

*Le soutien de l’École Biblique - Le P. Marcel Sigrist*

L’École Biblique m’a bien accueilli dès le début. Elle m’a admise aux réunions d’enseignants où j’ai pu, avec le P. Dreyfus, demander que les études juives reçoivent une place centrale en collaboration avec l’Université Hébraïque. Le Maître Général n’a pas retenu cette proposition. Il s’est rangé à l’opinion de la majorité des enseignants, qui n’ont pas voulu remettre en cause les études bibliques comme recherche scientifique du sens littéral des Écritures. La possibilité de donner à l’École un second souffle à partir de la Tradition pharisienne-rabbinique d’Israël a été manquée. Mon enseignement était maintenu avec respect, à condition qu’il reste marginal ; par ailleurs l’École me donnait accès à ses locaux pour les sessions que je donnais aux étudiants allemands. Ces sessions, qui entraient dans un programme articulé sur les études faites à l’Université Hébraïque, ne pouvaient être données à Ratisbonne. Nous n’avions pas de salle assez grande. Ceci donne une idée des difficultés dans lesquelles je me débattais. Je devais aussi recourir à l’École pour les photocopies de textes par manque d’une machine à Ratisbonne. Il me semblait parfois que ma petite congrégation croulait sous le poids d’une immense maison impossible à gérer. J’étais aux abois ce qui provoquait deux types de réactions. Je me rappelle celle du Supérieur des Jésuites qui me disait, en américain : ‘Pierre, relax !’. Je préfère me rappeler ce que m’a dit un jour le P. Marcel Sigrist, dominicain, professeur chevronné d’accadien : ‘Pierre, sache bien une chose. Si ta congrégation ne peut pas survivre, tu seras accueilli comme un frère à l’École’. Il y avait dans cette parole plus que l’expression d’une solidarité alsacienne. Le P. Sigrist savait que les Dominicains avaient été hébergés à Ratisbonne alors qu’ils cherchaient à s’établir à Jérusalem. Nos anciens Pères les avaient aidés à trouver un terrain et à l’acheter. J’ai constaté avec tristesse que ce passé avait été oublié par les nouveaux responsables de l’École. J’ai dû réagir par écrit contre l’interprétation qu’ils ont donnée à l’installation des Pères Salésiens dans le bâtiment principal de Ratisbonne. Ils ont félicité les Salésiens de venir à la place des religieux de Sion qui ne savaient pas ce qu’ils voulaient et qui n’avaient pas d’avenir. Ceci a refroidi mes relations avec l’École. Je maintiens mon amitié avec Marcel Sigrist et Etienne Nodet.

*Jérusalem - Centre chrétien d’Études juives - Saint Pierre de Sion (Ratisbonne)*

Les dates et les étapes de la fondation du centre, de son développement, de ses programmes, des démarches faites pour qu’il soit connu et soutenu, tout cela existe dans des dossiers que j’ai laissés à Jérusalem. Mes confrères sauront exploiter ces dossiers.

Le centre d’études est parti de zéro, sans aucun statut, sans programme écrit, sans recherche d’une autorisation officielle. Au début nous avons articulé notre programme d’études juives à Ratisbonne avec un programme d’études bibliques basé chez les Sœurs de Saint Joseph de l’Apparition, dans leur grande maison de la rue des Prophètes, patronné par l’École biblique. Les acteurs étaient Sœur Zina Shaker des Sœurs de Saint Joseph, Etienne Nodet, dominicain de l’École biblique et moi, de Ratisbonne. Je garde un très bon souvenir de ces deux premières années. Nous partagions tout, la réflexion, les recettes et les

dépenses. Malheureusement l'École Biblique n'a pas maintenu le patronage qu'elle nous accordait par l'intermédiaire d'E. Nodet. Nous sommes restés seuls à Ratisbonne avec les études juives. Une sœur du Zaïre, de la congrégation des Sœurs de Notre Dame de Namur, arrivée après la cessation du jumelage, a accepté de se contenter des études juives. Sœur Elisabeth, c'est son nom, m'a fait confiance. Elle a cheminé avec Ratisbonne en attendant de se rattacher à la communauté des Bénédictines d'Abou Gosh liées aux Bénédictins et Bénédictines du Bec Hellouin. Sœur Elisabeth est restée une amie qui enrichit ma relation avec les communautés d'Abou Gosh.

#### Abou Gosh - Bénédictins et Bénédictines - Session à Kisantu au Zaïre (Congo Kinshasa)

Jean Baptiste Gourion, Prieur puis Abbé du monastère des hommes, m'a demandé, pendant les premières années de leur installation, de donner aux moines une initiation à l'hébreu et à la tradition d'Israël. Je l'ai fait avec beaucoup de joie jusqu'au moment où ils ont décidé de devenir autonomes. Les moines et les moniales, avec en tête Sœur Elisabeth, ont établi et développé des relations avec le diocèse de Kisantu au Zaïre. Ces contacts ont mené à des projets de sessions au Zaïre. Avec Sœur Anne-Catherine de Sion nous avons animé une session de trois semaines à Kisantu. La rencontre avec la ferveur africaine reste inoubliable.

#### Jérusalem (suite)

##### *Jérusalem Ratisbonne - Développement des programmes - Liens avec l'Institut Œcuménique de Tantur*

Les études juives continuaient à se développer. Je me rappelle avoir fourni au Patriarcat de Jérusalem la liste des étudiants et auditeurs de nos cours. Leur nombre dépassait la centaine. Au programme francophone est venu s'adjoindre un programme anglophone lancé par le P. David Burrell de l'Université Notre Dame d'Indianapolis. Recteur de l'Institut Œcuménique de Tantur, il avait apprécié nos cours donnés en français. et voulait nous aider avec un programme anglophone. De cette collaboration amicale est venue l'idée d'un jumelage de Tantur et de Ratisbonne. Nous avons essayé de faire adopter l'idée au cours de réunions sur le fonctionnement de Tantur. On nous a refusé cette orientation avec l'argument selon lequel l'œcuménisme de Tantur était pour les chrétiens et ne supposait pas le lien avec Israël. Nous avons regretté que le conseil des experts ne voient pas que la racine de l'œcuménisme est dans le lien d'origine avec Israël.

##### *Jérusalem - Abbaye de la Dormition - Programme allemand*

J'ai donné plusieurs fois une semaine de cours dans le cadre du programme soutenu par le 'Comité des Catholiques Allemands' et hébergé par l'Abbaye de la Dormition. J'ai fonctionné avec l'Abbé Klein et avec l'Abbé Egender. Ce dernier, alsacien comme moi, a été particulièrement fraternel. Mon enseignement a porté chaque année sur la Haggadah de Pâques. Le contact avec la Dormition m'a fait voir de près les difficultés du monastère qui a dû faire appel à un abbé Français (alsacien) et à un prieur français (Mora). C'est dans ce cadre que j'ai fait la connaissance de Clemens Thoma, auteur d'une



‘*Théologie chrétienne du judaïsme*’ (Parole et Silence, Paris, 2005). Clemens Thoma m’a invité à le rencontrer dans sa ville de Lucerne. Des projets de collaboration ont été évoqués. Ils n’ont pas eu de suite. Clemens Thoma - je l’ai su après coup - a conseillé au ‘Comité des Catholiques Allemands’, que j’avais contacté à Berlin, de ne pas soutenir Ratisbonne parce que nous étions trop petits et trop faibles. On ne prête qu’aux riches !

Un autre contact avec la Dormition, dans le domaine musical, m’a laissé un bon souvenir : organisation d’un concert d’orgue donné par José Aquino, organiste titulaire de l’Abbaye Sao Bento de Sao Paulo et ami de mes confrères brésiliens. Beau récital et discours enflammé de l’Ambassadeur du Brésil. J’avais précédemment accueilli José Aquino à Paris où nous avons salué Olivier Messiaen à sa descente de l’orgue (à l’église de la Trinité).

### *Jérusalem-Bat Kol*

La session annuelle de Bat Kol m’a donné l’occasion d’enseigner Rashi sur les cinq livres du Pentateuque. Les dossiers en anglais ont été archivés à Bat Kol et à Ratisbonne.

### France

#### *Institut catholique de Paris*

Mon premier cours a été une présentation de la Tradition pharisienne-rabbinique. Le P. Charles Perrot me l’a demandée pour remplacer André Paul qui venait de quitter les Sulpiciens.

Une deuxième série de cours est venue par la suite, quand l’Abbé Hruby a cessé de présenter le judaïsme à l’Institut Œcuménique. Il s’agissait de créer dans la faculté de théologie une section d’études juives que l’on me demandait de diriger. J’ai accepté cette demande à condition que l’on mentionne l’Abbé Hruby comme fondateur de la nouvelle section. La surprise a été que pour la première année de la section deux personnes seulement se sont inscrites avec des motivations discutables, ce qui a justifié le report des cours à l’année suivante. L’année suivante a été elle aussi étonnante. Parmi les personnes inscrites ne se trouvait aucun étudiant en théologie. Ceci s’est confirmé pendant les trois années de cet enseignement. J’ai signalé par écrit aux autorités de la Faculté que les horaires établis étaient incompatibles avec ceux des cours de la faculté. Mon rapport est resté lettre morte. Je n’ai pas regretté le maintien du cours. Il a été apprécié par les étudiants avec lesquels j’ai échangé en profondeur et que j’ai retrouvés par la suite dans des cours et sessions donnés dans notre centre d’études sioniennes, rue Notre-Dame des Champs.

Voyant venir mes soixante-cinq ans, je n’ai pas tardé à signaler que je cesserais volontiers mes activités d’enseignant et de responsable de la Section d’Études juives. Mes activités ont donc pris fin, avec une petite rallonge pour siéger dans le jury de la thèse de doctorat d’un ami. Détail amusant : le titre de professeur, que je n’avais jamais ni demandé ni reçu, m’a été appliqué à cette occasion et imprimé sur l’annonce de la soutenance. L’amitié du Doyen de la faculté et son intérêt pour le shabbat (dans le cadre de son cours sur le Pentateuque) m’a amené à donner trois fois six heures à l’intérieur de son cours : sur le Shabbat et la Création, le Shabbat et la Révélation, le Shabbat et la Rédemption. J’ai été également invité deux années de suite à diriger des travaux pratiques proposés à des étudiants de troisième année.

J'ai proposé des textes de Rashi au risque de dépayser les étudiants. De fait, ils ont été dépayés au point de rendre difficiles les trois premières rencontres de deux heures. Mais il restait quatre rencontres au cours desquelles le déclic que j'espérais s'est produit. Nous avons terminé en beauté. Les étudiants ont dit leur regret que ce contact avec les sources juives ne leur ait pas été proposé en première année. Je signale aussi le bon résultat d'un parcours intensif proposé par la faculté de théologie sur le Shabbat. Sœur Dominique de la Maisonneuve et moi, chargés de mener à deux ce parcours, avons constaté une fois de plus combien les étudiants de théologie sont capables de vibrer au contact de la Tradition d'Israël quand on veut bien le leur ménager. 'Patience et longueur de temps' !

Je mentionne encore deux cours donnés à l'Institut de Liturgie : sur le Baptême des Prosélytes et sur les Bénédiction Juives. Il me semblait important que les étudiants de l'Institut voient l'importance de la liturgie synagogale, à la racine de la prière et de la foi chrétiennes. La rencontre avec les textes, avec la Vérité divine de la Tradition (Parole orale), nourrit et protège la recherche de la vérité objective. De bonnes réactions du côté des responsables et des étudiants me font espérer que le message a passé la rampe.

La faculté de théologie avec son Doyen et l'Institut Catholique avec son Recteur ont par ailleurs encouragé, aidé et dirigé le Centre Chrétien d'Études Juives - Saint-Pierre de Sion (Ratisbonne) avant et après que les autorités romaines aient voulu lui conférer le statut d'Institut Pontifical. Je reviendrai plus loin à la possibilité de bâtir sur le socle établi par les religieux de Sion et l'Institut Catholique un renouvellement des Études Juives à Jérusalem.

#### *Institut catholique de Lyon*

Chronologiquement, Lyon a précédé Paris en raison du rôle majeur qu'a joué le P. Jean Dessellier, de mémoire bénie !, professeur d'hébreu et d'Ancien Testament dans la Faculté de Théologie. Jean Dessellier venait chaque année passer les mois d'été à Ratisbonne pour perfectionner son hébreu et préparer ses cours. Liés par une profonde amitié, nous avons échafaudé des projets de sessions à Lyon. Ces projets ont abouti d'abord à deux grandes sessions. Une première session proposée aux exégètes et théologiens de Lyon et d'ailleurs sur la genèse de la littérature rabbinique. Une deuxième session, pour un public plus large, sur le midrash et les recueils midrashiques. Le succès de ces sessions a mené à organiser des cours d'initiation à la littérature rabbinique proposés aux étudiants de la Faculté de théologie. Une autre avancée m'a été confiée par cette faculté sous forme de grandes sessions annuelles pendant les fins de semaine. Le public vaste et varié atteignait ou dépassait la centaine. Les quinze sessions présentaient des thèmes fondamentaux à partir de textes fournis en traduction française avec recours aux originaux hébreux. Les dossiers de ces sessions, en français et en hébreu, magnifiquement établis par Monique Leguillette, sont archivés et disponibles. Tout ce travail s'appuyait sur une bibliothèque spécialisée constituée par Jean Dessellier avec achats et envois de Jérusalem dont je m'occupais avec lui. Je signale aussi l'immense travail de traductions d'articles et livres dans lesquelles Jean Dessellier s'engageait. Deux de ses travaux doivent être spécialement mentionnés : 'La prière Juive' de Joseph Heinemann avec préface de Abraham Heschel (Les Cahiers de l'Institut Catholique de Lyon, N°13, 1984) ; Le monde spirituel des contes aggadiques' de Jonah Fraenkel (Cerf, Paris ; 1996). La

traduction de ce beau livre n'a pas pu être menée à bien jusqu'à sa fin par Jean Dessellier. La maladie et la mort l'en ont empêché. Cécile Le Paire, brillante étudiante de Ratisbonne, a repris le dossier et assuré sa traduction.

Il ressort de tout cela que j'ai été un enseignant actif et régulier de la faculté de théologie. Lyon m'a plusieurs fois envoyé faire des sessions et conférences, à Valence, à Grenoble. L'envoi le plus significatif a été à Genève. La faculté catholique de Lyon avait un accord de jumelage avec la faculté protestante de Genève. C'est dans le cadre de cet accord que j'ai été prêté par Lyon, à l'invitation du Professeur Robert Martin-Achard, pour donner un cours d'initiation à la littérature rabbinique.

### Genève - Faculté de Théologie

Le Professeur Martin Achard et sa femme m'ont très amicalement accueilli et reçu dans leur belle villa. Le Professeur Martin Achard, auteur d'un excellent livre sur les fêtes d'Israël (*Essai biblique sur les fêtes d'Israël*, Labor et Fides, Genève, 1974), m'avait demandé de donner une introduction à la littérature rabbinique. Le cours, réparti sur une semaine, était proposé aux étudiants de la Faculté de théologie et ouvert à d'autres auditeurs possibles. Le public, de vingt personnes au commencement, n'accrochait guère et je sentais un certain malaise venant d'une question qui n'était pas posée. Le dossier de textes que j'utilisais n'était-il pas trop lourd et trop volumineux ? Parviendrais-je à sa fin ? En fait, j'ai vu arriver, séance après séance, de nouveaux auditeurs dont le nombre a augmenté jusqu'à la fin. Ceci a frappé monsieur Jean Halpérin, pilier de la communauté juive de Genève et du colloque des intellectuels juifs de langue française. Il m'a demandé d'où venait cette capacité de toucher un public de plus en plus nombreux. Je crois lui avoir répondu que je transmettais ce que j'avais reçu de mes maîtres juifs.

L'année suivante, Monsieur Halpérin, au nom de la communauté juive de Genève, m'invitait à faire une conférence sur les bénédictions de la prière synagogale et leur intérêt pour la prière chrétienne. De nouveau, à partir d'un début assez lourd, un tournant est intervenu et j'ai terminé en beauté. Le Professeur Martin-Achard, qui était venu assister au cours, m'a dit son étonnement en me conduisant à la gare : 'Que faites-vous pour toucher les auditeurs et les faire vibrer à partir des textes ?'. J'ai répondu que si j'avais un don, il me venait des maîtres juifs dont je transmettais l'enseignement.

### Italie - Sessions

Mon premier enseignement a été officiel, donné au Sidic et patronné par la Grégorienne. J'en ai parlé plus haut.

J'ai par la suite donné un grand nombre de sessions proposées par des laïcs italiens, éditeurs de la revue Qol, parmi lesquels mon ami Raffaello Zini a une place principale. Ces sessions étaient données en français avec appui sur des textes traduits en français ou en italien. Raffaello réussissait à faire passer en italien le message que je présentais. Les lieux choisis pour les sessions étaient tous très beaux. Le public très varié réagissait chaleureusement. L'accueil fait à mon enseignement m'a fait risquer une fois de fonctionner en italien. C'était à Novellara pour une demi-journée sur la Haggadah de Pâque. Le message a passé, malgré mon mauvais italien, mais j'ai décidé de ne plus enseigner en italien. Une dernière intervention, officielle cette fois, m'a été demandée par l'évêque de Reggio. J'ai fonctionné en français,

avec traduction assurée par Raffaello. L'évêque et le public comprenant tous les amis de Reggio et de la revue Qol ont bien réagi.

Au total j'ai beaucoup reçu de mes séjours en Italie, à Reggio et dans ses alentours, avec visites de Modène, Parme, Bologne. J'ai souvent logé dans la communauté des sœurs contemplatives Capucines de Salvaranno. Sœur Maria Angela, professeur d'italien, me faisait lire Dante, la *Commedia*, et Ariosto, *l'Orlando furioso*. Elle était poète. Elle m'a donné un recueil de ses poèmes que je garde précieusement.

Raffaello n'a pas seulement organisé les sessions mentionnées ci-dessus. Il m'a également fait intervenir dans un colloque tenu à Syracuse sur le Dieu Un à la racine du dialogue inter-religieux. Mon intervention, médiocre à cause du français mal traduit en italien, m'a valu un magnifique passage en Sicile. Syracuse, puissante rivale d'Athènes, reste magnifique malgré son dépeuplement. Après le colloque, Raffaello m'a conduit à Agrigente et à Palerme. Merveilleuse Sicile célébrée par Pirandello, Visconti et les frères Taviani ! Je dois aussi à Raffaello ma participation aux journées de l'Unité, journées du 'Parti Démocratique de la Gauche', suite de la branche modérée, majoritaire, du Parti communiste. La branche stalinienne garde le titre de l'ancien Parti communiste. Les nostalgiques du passé soviétique, nombreux dans la montagne de Reggio, vont encore en pèlerinage à Cuba !

Raffaello m'a fait profiter des 'Journées de l'Unité' (communiste), journées joyeuses et ouvertes, avec de nombreuses conférences, avec accès à toutes sortes de publications y compris les bibles et les confessions de Saint Augustin, avec de plantureuses offres gastronomiques.

### Espagne

J'ai fait deux interventions en Espagne, l'une à l'initiative de Sœur Ionel de Sion dans une communauté de sœurs bénédictines, l'autre à l'invitation du P. Gregorio Ruiz, s.j, à la Faculté jésuite de théologie de Madrid. Profitant du passage, j'ai revu Tolède, l'Escorial et l'immense tunnel consacré à la mémoire de la guerre civile. Ce contact avec l'Espagne, avec son passé glorieux et tragique, m'a fait regretter notre faiblesse, faiblesse des frères et des sœurs de Sion qui n'ont pas réussi à s'implanter en Espagne. Mes jeunes confrères Elio Passeto et Donizeti Ribeiro ont réussi ces dernières années à fonder et à patronner une association dont le but est de favoriser des études juives en Espagne. Ils donnent aussi souvent que cela est possible des cours et des conférences. Certains de mes articles sont traduits et publiés dans la revue *El Olivo*, de l'Amitié Judéo-Chrétienne. La traduction de mon livre '*L'Unité de la Trinité*' est projetée.

### Brésil

La Congrégation des Religieux de Notre Dame de Sion, ma congrégation, fondée à Paris, est devenue franco-brésilienne, réalité que j'ai connue dès mon entrée dans la vie religieuse et que j'assume sans aucune réserve. Le portugais, que j'ai appris avec beaucoup de plaisir, est devenu, après l'allemand et l'anglais, la langue dans laquelle j'ai le plus enseigné.

Avec mes quatre-vingt-cinq ans je suis maintenant le plus âgé des religieux encore actifs. Ma participation à de nombreux chapitres, dont le dernier s'est tenu en juillet 2011, a permis d'allonger mes séjours au Brésil et a rendu possibles des cours et sessions à Sao Paulo, Rio de Janeiro, Curitiba, Sao Luis

(Maranhao), Belem (Para) Brasilia, Aracaju (Sergipe), Salvador (Bahia), Feria de Santanna (Maranhao).  
Je livre quelques souvenirs.

### *Sao Paulo*

Cours et conférences à mes confrères et à différents groupes, en dernier lieu dans le Centre d'Études juives que mes confrères ont créé récemment. J'y reviendrai en conclusion des souvenirs liés à Sao Paulo. Je traite d'abord de ce qui est venu à partir de mes séjours à Sao Paulo.

### *Monastère Bénédictin*

J'ai donné deux cours aux moines du monastère de Sao Bento, à leurs étudiants et à des auditeurs. Le cours s'est fait à l'instigation de Dom José, ancien étudiant de Ratisbonne. L'abbé et les moines ont été satisfaits. Le message a bien passé la rampe. Parmi les auditeurs du deuxième cours s'est trouvé un pieux laïc, professeur de portugais, venu de l'État de Bahia. Touché par la pertinence des textes, il m'a demandé de prévoir un cours à l'université de sa ville, Feria de Santanna, si l'offre m'en était faite.

### *Feria de Santanna (Bahia)*

L'université m'a invité et j'ai donné dans cette ville, au cœur de l'État de Bahia, un cours d'une semaine sur la Tradition d'Israël. L'expérience a été très variée : rien n'était prêt à mon arrivée, les étudiants étaient en majorité des chrétiens 'évangélistes'. Il y avait aussi quelques catholiques dont mon professeur de portugais. Les évangélistes, au début, ont mal supporté la présentation des textes. Ils ont terminé la semaine dans l'enthousiasme et m'ont donné par écrit de très chaleureux remerciements. J'ai gardé ces témoignages. J'ai eu le tort de les prêter à une amie brésilienne qui les a perdus. J'ai heureusement retrouvé la trace d'une dernière rencontre organisée par mon ami le professeur de portugais : messe dans une chapelle décorée avec les drapeaux français et brésiliens, la Marseillaise comme chant d'entrée, sermon chaleureux avec éloge des études juives, prière pour Israël. Autre souvenir de Feria de Santanna, ville d'un million d'habitants : innombrables pharmacies mais aucune librairie ! Est-ce à dire que les habitants sont incultes ? Non, car il y a une Académie de Lettres, soutenue par mon ami professeur de portugais et composée de quelques notables : juge de paix, avocats, pharmaciens, médecins. Les académiciens m'ont honoré en me demandant une conférence. J'avais prévu la chose et préparé un texte sur l'origine de la fameuse 'Saudade' brésilienne dont tout le monde sait qu'elle n'est pas la nostalgie connue et banale. J'ai montré à partir de textes indiscutables (thèse de Helder Macedo) que la Saudade est d'origine portugaise, omniprésente dans les souvenirs de tous les étudiants de Coimbra. Ce n'est pas tout. Elle est juive ; elle est la Saudade de Bernardim Ribeiro, poète juif, converti de force, qui, dans son roman '*A Menina e Moça*', pleure d'avoir été exilé de son pays et séparé de son peuple Israël. Les académiciens m'ont demandé mon texte. Il devait être publié, je ne rappelle plus où et je ne sais pas ce qu'il en est advenu.

Autre souvenir : l'étrange contact avec une université où tout est organisé mais sans bases sérieusement académiques. Je l'ai constaté avec les professeurs chargés d'enseigner l'anglais. Quant à l'administration, rien n'était prévu pour mes honoraires que j'ai dû réclamer à la dernière minute.

Avant-dernier souvenir : dans le grand hôtel payé par l'Université, où tout était fourni y compris les

préservatifs et le journal au petit déjeuner, j'apprends l'assassinat de Rabin !

Dernière impression : Feria de Santanna est une grande ville dans un Brésil qui se développe à toute allure, qui ne domine pas son développement, qui écrase et décline de nombreuses personnes.

Mon ami professeur de portugais est heureusement l'exemple de personnes qui réussissent à maintenir leurs racines. Il est vrai que cet ami est métis et qu'il a réussi, comme beaucoup d'autres noirs et métis, son adaptation à la société. Les moments passés avec cet ami et son épouse dans leur vaste maison, les repas composés de spécialités de la Bahia sont gravés dans ma mémoire.

### *Salvador (Bahia)*

Capitale de l'État de Bahia, très grande ville du temps de l'esclavage, presque entièrement noire, avec de belles marchandes en costume blanc traditionnel qui vendent dans toutes les rues leurs beignets cuits à l'huile de palme (*dendé*). De magnifiques églises, monastères et bâtiments, heureusement en cours de restauration, splendide vue sur la 'Baie (*bahia*) de Tous les Saints'.

Sœur Celia, étudiante de Ratisbonne, a établi à Salvador la communauté des Sœurs de Sion. J'ai connu la première installation de cette communauté dans un minuscule appartement en pleine banlieue populaire noire de Salvador. De la petite chapelle où je logeais faute d'un autre endroit pour dormir, j'entendais les enfants parler et jouer dans la rue. Les sœurs avaient d'excellentes relations de voisinage. Elles n'ont jamais eu le moindre problème de sécurité, ni de harcèlement. Le P. Albano, Franciscain du grand couvent de Salvador, soutenait leur catéchèse en milieu populaire. Il nous a fait visiter une grande propriété de l'époque coloniale : magnifique maison seigneuriale et immense case des esclaves (*cinzala*). L'année suivante, je suis retourné à Salvador, dans une spacieuse maison située au centre de la ville et plus adaptée à leur travail dans l'ensemble de la capitale. Je partageais leur vie, leur prière, leurs études bibliques et juives pour lesquelles j'étais venu les aider. Nous allions une fois par semaine à la messe de l'après-midi dans la magnifique église des Franciscains, de style baroque, toute flamboyante d'or. La liturgie était animée par des dames noires portant l'uniforme de leur confrérie. Après la messe un Franciscain aspergeait le peuple d'eau bénite avec un énorme goupillon plongé dans le grand seau plein d'eau bénite. Le peuple levait les mains pour recevoir la bénédiction. Dans le fond, il y avait des hommes qui venaient recevoir la bénédiction pour la transmettre ensuite dans leur culte traditionnel africain. Je pensais alors au théologien von Harnack qui stigmatisait les coutumes populaires qu'il considérait comme idolâtriques. Ne voyait-il pas la poutre qui était dans son œil et les idoles de sa propre théologie farcie de concepts abstraits ?

Je suis retourné une dernière fois à Salvador à l'invitation de sœur Judith qui avait remplacé sœur Celia envoyée en Roumanie pour diriger le noviciat des Sœurs. Nous étions allés prier à l'Église de 'Notre Seigneur de la Bonne Fin'. Au retour, sœur Judith me propose d'entrer dans l'Église de la Trinité, ancienne, belle mais délabrée. Nous trouvons dans l'église un jeune laïc belge qui, avec l'accord de son évêque, a fondé une communauté composée de gens de la rue, de sortis de prison et/ou de drogués. On dort dans l'église, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Ils prient l'office et restaurent l'église. Un des leurs, ancien drogué, mort d'épuisement, a composé des poèmes à la louange de la Trinité. Je suis parti avec le recueil de ses poèmes, avec la joie au cœur.

Au cours de ce dernier séjour, j'ai participé à la Semaine de l'Unité. Sœur Celia, qui avait beaucoup travaillé au rapprochement entre Chrétiens quand elle était supérieure à Salvador, avait été invitée à cette semaine. Elle a reçu de toutes les églises représentées, en particulier de l'Église baptiste, un chaleureux hommage. J'ai gardé un profond souvenir de la célébration chez les Luthériens. Le pasteur et son épouse ont très bien parlé de l'Unité. Ils l'ont fait en portugais, avec un accent allemand que je connais bien. J'ai rencontré là un guide français et son épouse, lui ancien prêtre et elle ancienne religieuse, extrêmement sympathiques et, autant que j'ai pu le comprendre, profondément chrétiens. Eux, et d'autres que j'ai rencontrés au Brésil, m'ont fait déplorer que le Pape Jean-Paul II ait fermé la porte ouverte par Paul VI. Sous Paul VI, ces chrétiens étaient admis à l'eucharistie. Depuis Jean-Paul II, ils en sont exclus. Quel gâchis ! Le célibat est strictement imposé, alors que le clergé catholique est gagné par le concubinat et l'homosexualité !

### *Sao-Luis-(Maranhao)*

Sao Luis (= Saint Louis), fondé par les Français au dix-septième siècle, a gardé quelques vestiges de ce passé. La ville, nommée l'Athènes du Nord, a la réputation de cultiver le meilleur de la langue portugaise. Monseigneur Ponte, qui avait été notre hôte à Paris en mai 1968, m'avait demandé de donner des cours au Grand Séminaire de Sao Luis, dirigé par le Père Xavier de Maupeou. J'ai enseigné un premier cours, très apprécié par le P. de Maupeou. Il a voulu que trois séminaristes étudient à Ratisbonne avec des bourses à obtenir de l'Église allemande. Chose dite, chose faite. Nous avons eu une première année deux boursiers et, un an après, un troisième boursier. Les boursiers ont bien étudié et sont rentrés dans leurs diocèses respectifs, les deux premiers comme curés de paroisses dans leur diocèses (Imperatrix et Carolina), le troisième comme vicaire général de son diocèse. Deux années plus tard, le P. de Maupeou m'a demandé de donner un cours au grand Séminaire et à l'Institut Catéchétique de Sao Luis. J'accepte de nouveau et j'arrive à Sao Luis, toujours bien accueilli par l'Archevêque Mgr Ponte, mais déçu de ne pas retrouver le P. de Maupeou. Il venait d'être nommé évêque d'un diocèse 'à problèmes' du Maranhao. C'est au cours de ce deuxième passage au Maranhao que j'ai fait quelques expériences valant la peine d'être mentionnées.

#### Première expérience difficile mais réussie.

Le cours a commencé dans de très mauvaises conditions : mauvais horaire, mauvaise salle, mauvaise écoute des étudiants de l'Institut Catéchétique. J'obtiens un meilleur horaire, une grande et belle salle et les choses s'améliorent. Le public augmente avec de nouveaux laïcs venus des Communautés de Base. Au total le cours est réussi. On voit l'intérêt des études juives et on m'associe au grave problème du moment : le problème des 'Sans terre'.

#### Deuxième expérience difficile et profonde

J'accompagne les étudiants dans une célébration nocturne de protestation et de prière organisée pour accompagner la veuve d'un 'sans terre' assassiné par des tueurs ('pistoleros' commandités par certains grands propriétaires). Une grande foule était amassée devant quatre évêques assis à une table posée sur une estrade : discours des évêques en faveur des 'sans terre', témoignages, prières. Après cela, un étudiant du séminaire, avec lequel j'avais sympathisé et dont j'ai retenu le nom (Pimentel), monte sur l'estrade et

appelle à la danse par une sorte de récitatif typique du Maranhao. La foule se met à chanter et à danser avec frénésie et cela dure des heures. Incroyable mais vrai, je suis resté debout, sans bouger, d'environ huit heures du soir jusqu'à l'aube. Le matin nous sommes partis en procession pour retrouver, après une marche de cinq kilomètres, l'autobus qui devait nous ramener au séminaire. L'autobus était garé dans une rue bordée de rigoles qui recueillaient les eaux sales et fréquentée par des cochons en liberté. C'est dans l'autobus que j'ai enfin pu boire.

### Troisième expérience difficile

Quelques jours avant la fin du cours je me suis demandé qui devait me payer mes honoraires. Le séminaire ou l'Institut Catéchétique ? Le directeur du séminaire, très fraternel depuis mon premier séjour, m'a dit que l'Institut devait payer mes honoraires mais que son directeur avait mal accepté que le P. de Maupeou lui impose mon cours et qu'il ne paierait pas volontiers. J'ai alors compris les difficultés du début. Surmontant l'hostilité, j'ai demandé le paiement. Le directeur, après avoir joué l'étonnement, a fait un rapide calcul et m'a payé.

Au-delà de ces mesquineries, la beauté des couchers de soleil, que j'allais contempler tous les soirs au bout de l'allée historique (française) qui débouchait sur l'océan, sont inoubliables.

J'ai participé avec l'archevêque au pèlerinage de Sao José de Ribamar, sur la côte, à l'ouest de Sao Luis. Foule immense, ferveur de la messe et des chants, sermon enflammé de l'archevêque pour la justice sociale. J'ai visité aussi, sur la côte à l'est de Sao Luis, un autre lieu de pèlerinage, beau mais délaissé et délabré. L'aller et le retour se faisaient par bateau. Au retour, le vieux bateau en bois a dû affronter le mauvais temps. De grandes vagues déferlaient sur le pont. Certains passagers vomissaient ; tous nous avions peur de l'océan et des requins qui, paraît-il, y foisonnaient.

Le Maranhao m'a fait voir des réalités inquiétantes. Tout d'abord le déboisement quasi-total de la grande forêt équatoriale et de ses multiples espèces d'arbres précieux. La terre déboisée a été livrée à la monoculture des grands propriétaires. Ils ont expulsé les cultivateurs de leur terre. Ces anciens travailleurs de leur terre sont devenus des 'sans terre' corvéables à merci. La population est majoritairement noire, issue de l'esclavage qui n'a été aboli qu'en 1885. Elle ne pratique pas le mariage autrefois empêché par les propriétaires. Ceux-ci faisaient baptiser leurs esclaves mais ne les mariaient pas pour garder la libre disposition de la main d'œuvre.

Du point de vue des études juives, le Maranhao a été une réussite. Le message est entré au séminaire et chez certains laïcs des communautés de base. Au cours de mon deuxième séjour, j'ai visité nos trois boursiers dans leurs diocèses à l'intérieur de l'État. J'ai revu un des deux premiers boursiers dans son immense paroisse à Imperatrix : grande célébration dans la paroisse, présidée par l'évêque, sermon de l'évêque avec éloge de Ratisbonne, message d'amitié pour Israël et les Juifs dans l'esprit de Vatican II.

J'ai visité le deuxième boursier dans sa paroisse, l'unique paroisse de l'immense ville de Estreito, au bord du grand fleuve, le Toquantins qui sépare le Maranhao de l'État voisin (Matto Grosso).

Nous sommes allés rencontrer à Carolina l'évêque de son diocèse. Accueil chaleureux de cet homme très simple, auprès de qui j'ai retrouvé l'esprit franciscain que j'ai connu au Maroc dans mon enfance. L'évêque m'a accueilli deux jours dans sa maison. Il m'a emmené passer une demi-journée dans la maison diocésaine de Carolina, à quelques kilomètres de la ville. Jolie maison avec un plantureux jardin



bordé d'arbres, de bananiers et de caju. Il y avait une piscine dans laquelle nous plongeons de temps en temps et de laquelle nous sortions pour cueillir sur l'arbre des fruits de caju frais, délicieusement juteux et sucrés autour du noyau qui, séché plus tard, devient la noix de caju. Nous avons parlé de l'Église du Brésil, des études juives à Ratisbonne, de la visite *ad limina* des évêques brésiliens à Rome, rencontre avec Rome et la Curie que la plupart des évêques brésiliens n'aiment pas. J'ai rejoint ensuite mon boursier à Estreito. J'ai assisté à une énorme célébration avec une messe se déroulant dans le vacarme d'une immense salle, sur une estrade lointaine où le prêtre était seul, éloigné et isolé de la foule étrangère à la cérémonie.

J'ai également accompagné mon ami pour une célébration dans la 'Brousse' (*roça*) à trente kilomètres de Estreito. Journée avec une foule de personnes venues de près et de loin à pied, à cheval, en carrioles, pour la messe, pour des confessions, des baptêmes et des mariages.

J'ai admiré le courage de mon ami. de temps pourra-t-il tenir le coup, dans la solitude et le surmenage ?

Le troisième boursier est dans une meilleure position. Son évêque l'a nommé vicaire général et l'a chargé des relations œcuméniques dans le diocèse, à développer dans l'esprit de Vatican II. Au total, nos trois boursiers ont bien profité de leur année passée à Ratisbonne.

Je me réjouis de ce qui a pu être fait au Maranhao. Je regrette que le positif n'ait pas été perçu par mes confrères de Sao Paulo. Rien n'a été fait pour entretenir le contact avec les prêtres, séminaristes et laïcs que j'ai touché par mon enseignement au Maranhao.

C'est au Maranhao, sur la plus belle plage de Sao Luis, appelée 'l'œil de la mer' (*olho do mar*), que j'ai rencontré les responsables de l'Institut Catéchétique de Belem (Para). Ils m'ont invité à donner un cours en jumelage avec le séminaire de leur ville dès que ce serait possible. J'ai accepté cette invitation.

*Belem (Para) = Bethlehem - Séminaire et Institut de Catéchèse - Collège des Frères Marianistes - Pèlerinage du Ciro - Yom Kippour*

Belem (Bethlehem en portugais) est sur le bord sud de l'immense estuaire du Para qui est un bras secondaire de l'Amazone. Comme l'Amazone, le Para reçoit les marées de l'océan mais, même à marée basse, il reste immensément large.

Première impression sympathique : le séminariste qui m'a accueilli à l'aéroport s'appelait Jéhova, ce pour quoi je l'ai félicité. Après mon installation au séminaire, j'ai couru visiter le marché au bord du fleuve. L'immense marché, au bord du fleuve, regorge de tous les produits de l'Amazonie : fruits, légumes, montagnes de crevettes séchées....

Le directeur du séminaire m'a reçu très aimablement, me disant tout de suite son intérêt pour mon cours sur la prière juive. Ceci s'est confirmé par la suite par les questions qu'il posait. Finalement il m'en a dit davantage : il était allemand, d'origine juive, ignorant du judaïsme mais en quête de ses racines après des années d'isolement comme prêtre au cœur de l'Amazonie. J'ai été touché par sa recherche qui m'a montré, une fois de plus, combien un Juif reste marqué par l'élection de son peuple. Nous sommes devenus des amis. Je lui ai envoyé de Jérusalem un Nouveau Testament dans la bonne traduction hébraïque de Delitsch. Le cours a été bien accueilli aussi bien par les séminaristes que par les nombreux et variés étudiants de l'Institut Catéchétique. Les repas étaient pris à l'Institut : excellents plats de cuisine

locale et délicieux jus de fruits, différents chaque jour. J'ai perdu la liste de ces fruits dont nous buvions les jus. C'est bien dommage. On peut heureusement reconstituer la liste en achetant des sachets de jus en poudre vendus dans tous les magasins du Brésil. L'Hexagone n'a pas encore pensé à importer ces trésors brésiliens..

J'ai beaucoup sympathisé avec les séminaristes. Ils m'ont aidé à participer à la célébration annuelle du Ciro : grande procession où la statue de la Vierge est portée du fleuve, en aval de Belem, jusqu'au bord de la rive qui fait face à la Basilique. Une merveilleuse flottille de bateaux entoure la barque qui porte la statue de la Vierge. Toutes les sirènes sonnent. J'ai suivi cela d'un grand bateau plein de touristes. Le chariot de la Vierge à l'arrivée au sol est amarré à de grosses cordes tirées par des hommes qui ont fait le vœu de ramener la Vierge à son sanctuaire. L'Église soutient cette célébration par des lectures et des prières.

Après la session, je suis allé loger au collège des Frères Marianistes, invité par son directeur, le frère Eduardo, ancien élève de Ratisbonne. À partir du collège j'ai visité Belem et ses banlieues ; j'ai traversé le fleuve pour avoir, sur l'autre rive, une certaine expérience de la forêt amazonienne, des maisons sur pilotis... Cela m'a fait regretter de ne pas pouvoir aller en Amazonie, en particulier dans l'immense mer intérieure de Santarem dont certains séminaristes et prêtres étaient originaires.

Pour couronner ce séjour, j'ai assisté à la Clôture de Kippour (Office de Neilah) à laquelle le Frère Eduardo, ami des Juifs de Belem, m'a conduit. Grande surprise : l'office était dirigé et chanté par des Juifs marocains, francophones venus de Manaus pour Kippour. Tous savaient par cœur la prière. Ils m'ont aidé à suivre le texte (sefarad, un peu différent du texte ashkenaz que je connais). Ils m'ont offert une kippah de leur communauté, précieux souvenir d'un grand moment. C'est Belem, plus que Sao Luis, qui m'a fait sentir le climat de l'équateur. La ville est arrosée tous les jours par la pluie à trois heures de l'après -midi.

### Argentine - Buenos Aires

De Sao Paulo, je suis allé passer dix jours à Buenos Aires, invité par Sœur Adda, brésilienne implantée en Argentine, devenue le pilier des relations entre Juifs et Chrétiens. Les Juifs sont nombreux en Argentine et occupent une place très importante dans la vie politique et culturelle du pays. Avec nos sœurs, j'ai assisté à d'intéressantes conférences et colloques en milieu synagogal et universitaire. J'ai fait l'expérience d'un repas argentin avec un énorme morceau de bœuf grillé. Le repas, calme à l'intérieur, a été interrompu par nos amis juifs quand par la fenêtre, ils ont vu arriver des policiers qui arrêtaient des personnes dans la rue. Nous étions donc en Argentine au temps de la dictature militaire. Il n'était pas question d'intervenir. À part cela, la ville était calme. Je suis allé à pied de l'appartement des sœurs, à travers le célèbre Rosedal (Jardin de roses), jusqu'au port. Sur mon trajet, je me suis arrêté dans un centre culturel qui proposait, c'était un dimanche, un programme de musique argentine. Le grand orchestre a, entre autres morceaux, joué le 'Caminito', merveilleux tango qui dit tout de Buenos Aires. Je connaissais ce tango pour l'avoir entendu au restaurant, avec Sœur Adda, qui connaissait les bonnes adresses et les musiciens : guitare et bandonéon (accordéon argentin). Grâce encore à Sœur Adda, j'ai assisté à un spectacle au grand opéra de Buenos Aires : salle et orchestre de grande classe. Comment se fait-il que je

ne me rappelle pas l'œuvre que j'ai entendue ?

Le plus intéressant était pour moi de saisir l'importance de l'Argentine comme centre majeur de culture hispanique, judaïque, musicale. Le Brésil, à côté de cela, fait piètre figure. Mes confrères auraient dû et devraient saisir l'occasion de s'implanter en Argentine. L'offre leur en a été faite plusieurs fois, notamment au P. Napoleao Rodrigues dos Anjos. Il était trop seul à s'intéresser à la chose. Ses essais ont tourné court.

En rentrant au Brésil j'ai senti très fort que je revenais au pays, dans une langue qui était devenue la mienne.

### Costa Rica - Nicaragua

Comme pour l'Argentine, c'est du Brésil, après un chapitre général, que je suis passé à Costa Rica, au Nicaragua et finalement au Mexique.

#### *Costa Rica*

À Costa Rica j'ai rencontré les Sœurs de Sion qui tenaient leur chapitre général dans le collège de Moravia, grand espace entouré de grilles et parcouru par des chiens de garde.

J'ai donné un cours aux Sœurs et à leurs amis dans la maison provinciale et dans la maison des Sœurs âgées. Public chaleureux. Promenades dans la ville, vue des volcans toujours menaçants. Évocation des tremblements de terre à partir de l'expérience vécue d'un petit et bref séisme au début de mon séjour. Interview à la radio menée d'une façon inepte par un journaliste superficiel.

Au total, séjour intéressant et utile pour les études juives, mais qui fait regretter que Costa Rica, base principale de nos Sœurs en Amérique hispanophone, soit peu de chose par rapport au Mexique.

#### *Nicaragua*

Par autobus, aller et retour, je suis allé passé quelques jours à Managua, dans la maison des Sœurs de Sion, située tout près de la résidence de Somoza, cruel dictateur de l'époque. Managua, la capitale, était encore en ruines, depuis un dernier tremblement de terre. L'ensemble était lourd et inquiétant. Je ne sais plus où, j'ai visité un jardin public et vu son bassin peuplé de requins.

Les Sœurs avaient accueilli chez elles une grande célébration avec messe, chants et buffet. De nombreux prêtres et laïcs étaient venus, tous clairement opposés à Somoza. La célébration m'a surpris. Le *Confiteor* au début de la messe n'a pas été la confession des péchés des participants mais l'accusation explicite et véhémement des péchés des persécuteurs. J'ai gardé pour moi ma surprise et mon malaise. Ce genre de dérive explique les difficultés de Rome avec certaines communautés brésiliennes et leur théologie de la libération. Ceci dit, j'admire le courage de nos Sœurs qui accueillent ceux qui ont besoins d'être soutenus et compris.

### Mexico

J'ai été heureux de revoir Mexico où j'avais autrefois fonctionné comme envoyé de mes patrons de Paris pour une enquête à mener sur l'avenir de notre laboratoire de La Havane.

Je venais du Brésil et de Costa Rica. Mon espagnol, encombré de portugais, a gêné mes premières interventions. La petite communauté des sœurs, bien menée par Sœur Mercedes de Costa Rica, m'a fait fonctionner avec la dynamique communauté théologique de El Altillo, où j'ai retrouvé un de mes anciens étudiants de l'École Biblique. Un autre bibliste, ancien doctorant des Franciscains de la Flagellation à Jérusalem, le P. Manuel, m'a témoigné beaucoup d'amitié. Grâce à eux, j'ai visité Cuernavaca, son monastère bénédictin qui a connu de graves problèmes, et Puebla, son immense séminaire. Mon très grand regret est que les Sœurs, faute de relève, aient dû se replier sur Costa Rica. J'ai prié la Sainte Vierge à Notre-Dame de Guadalupe, avec les femmes qui ne sont pas idolâtres, comme von Harnack pourrait le penser. Je me rappelle avoir vu autrefois Gérard Philippe arriver souriant à l'aéroport de cette ville énorme, magnifique et terrifiante.

### Rio de Janeiro

À chacun de mes séjours au Brésil, excepté les deux derniers, j'ai passé dix ou quinze jours à Rio de Janeiro dans le grand collège des Sœurs, quartier de Cosme Velho, au pied du Corcovado. Session pour les Sœurs, interventions dans les réunions de l'Amitié judéo-chrétienne, cours au grand Séminaire. Accompagné par l'amitié des anciennes Sœurs, Carmen, Felicidade, Dieudonné, Luisa-Maria, Yolanda, j'ai fait de très belles promenades dans la ville et sur les merveilleuses plages qui la bordent vers le sud, de Leblond à Copacabana. Avec Sœur Dieudonné, j'ai appris du pasteur presbytérien de Copacabana que Joao Calvino (Jean Calvin) avait fondé à Genève la démocratie. J'ai surtout profité de l'immense beauté des plages, marchant au long des bords de plage pleins de beaux et belles joueurs et joueuses de basket-ball ou d'autre chose. Je m'arrêtais plusieurs fois pour boire le jus glacé d'une noix de coco ouverte à la machette. En arrière des plages et de la route qui les longeaient se dressaient les énormes immeubles aux innombrables appartements pour gens riches. Plus loin, au-delà de ces immeubles, montaient les favelas pour les pauvres, et vers le sud les impénétrables forêts dans lesquelles il ne faut pas se risquer. Comment assumer ces contrastes sans juger le Brésil et les brésiliens ? Comment ne pas voir qu'il est difficile au Brésil de mener sa vie, d'être fidèle à soi-même et aux autres ?

Comment aller jusqu'au bout d'un engagement, d'un projet de vie ou d'études ?

Au grand séminaire de Rio j'ai commencé une première année de cours dans des conditions idéales : magnifique chambre d'évêque au séminaire, chaleureux accueil du directeur, dossier de textes bien préparé et distribué. Public nombreux dans le grand amphithéâtre, applaudissements nourris. L'année suivante, changement de décor : chambre médiocre, dossiers non préparés, absence du responsable du cours, remarque du directeur qui s'étonnait de me voir maintenir le cours et me demandait si je n'avais pas envie de prendre des vacances. Que faire sinon prendre son mal en patience ? C'est ce que j'ai fait.

### Retour à Sao Paulo

#### *Enseignement dans la congrégation et conclusion*

La même expérience s'est reproduite pour le premier cours que j'ai donné à nos séminaristes de Sao Paulo. J'avais préparé à Paris, avec l'aide du F. Donizeti Ribeiro, un dossier bilingue que nous avons

envoyé par la poste bien avant le cours. Il fallait compléter quelques textes et imprimer le tout. J'ai trouvé à mon arrivée au Brésil que rien n'avait été fait, chacun des responsables des étudiants et du cours pensant que c'était à l'autre de faire le travail. J'ai dû, au dernier moment, forcer l'achèvement du dossier. Malgré ces ennuis, le message a passé, surtout auprès d'auditeurs prêtres, religieuses et religieux, amis de la congrégation.

À partir de nos séminaires de Sao Paulo et de Mogi das Cruzes, j'ai fait de nombreuses conférences chez les Pères Salésiens, dans les facultés et Instituts de théologie de Sao Paulo.

Lors de mon dernier séjour en Août 2011, j'ai présenté mon livre sur la Trinité à la faculté de Théologie et à notre Centre d'Études Juives de Sao Paulo.

#### *Belo Horizonte (Minas Gerais)*

J'ai fait trois séjours à Belo Horizonte, capitale de l'État de Minas Gerais, base historique de la colonisation portugaise, de son exploitation de l'or et des pierres précieuses. La ville de Ouro Preto maintient ses vieilles églises, perchées sur leurs collines.

A Belo Horizonte, très grande ville, magnifiquement située mais mal développée, j'ai fait deux années de suite des interventions au centre de Pastorale Catéchétique dirigé par les Sœurs Paulines (Paulinas). Préparées et présentées par Pascal et Jacil (deux anciens confrères), introduites par un programme musical (Jacil à la guitare et Pascal à la flûte). Le public, varié et nombreux, a manifesté beaucoup d'intérêt pour les études juives et de sympathie pour Israël. Les Sœurs Paulinas soutiennent l'enseignement de Pascal et Jacil : hébreu et judaïsme (Pascal), exégèse et sagesse populaire (Jacil). Une bonne bibliothèque spécialisée est gérée par Pascal et Jacil en collaboration avec les Jésuites qui ont à Belo Horizonte une importante faculté de théologie. Ici donc, comme ailleurs au Brésil, la goutte d'eau est posée, qui deviendra un océan.

#### *Concessao dos Ouros (Minas Gerais) - Laurentino*

Depuis Jérusalem, je vis une profonde amitié avec Laurentino Afonso, un ancien confrère, et José Benedito, professeur de portugais. Ils ont étudié et enseigné à Jérusalem. Ils constituent une base de référence et d'aide pour ma congrégation au Brésil, si nos jeunes confrères aujourd'hui responsables trouvent le moyen de les associer à nos projets d'études juives. Je leur rend visite à chacun de mes passages au Brésil. Je participe aux activités charitables, bénévoles de Laurentino, autour de son talent de guérisseur et d'animateur de spiritualité. Grâce à lui, j'ai vu de près des personnes et des groupes spirités rattachés à Kardec et d'autres personnes ou groupes qui pratiquent l'Umbanda. Qui suis-je pour penser que de telles activités ne sont pas bonnes ? Elles sont désintéressées, généreuses et souvent efficaces.

Le Christ n'a-t-il pas dit (Lc 9, 50-Mc 9, 40-Nb 11, 29): « Qui n'est pas contre vous (nous) est pour vous (nous) » ? Avec Laurentino et sa femme, nous avons rendu visite à une dame qu'il a guérie autrefois. Cette dame, noire, est la fille illégitime d'un propriétaire blanc. Celui-ci a eu l'honnêteté de soutenir la mère et la fille et de placer la fille dans un pensionnat catholique. Cette fille s'est mariée. Elle a eu plusieurs filles. Elle a aujourd'hui de nombreux petits-enfants. Elle a fondé un groupe de prière qu'elle dirige et anime dans une chapelle qu'elle a aménagée avec l'accord de son évêque. L'eucharistie est célébrée quand un prêtre est disponible. Un prêtre était de passage, un des fidèles de cette dame. Nous

avons prié ensemble. J'ai écouté les conseils que m'a donnés la dame. Tout cela avec les allées et venues des petits-enfants qui jouaient dans la cour le long de la chapelle. J'ai la photo de cette dame avec Laurentino, sa femme et le prêtre de passage. La dame a pour prénom Cidinha, (la petite Aparecida = Notre Dame Aparecida = Apparue, très populaire au Brésil, vénérée dans plusieurs sanctuaires). Peut-on oublier ces moments ?

Je n'arrêtera pas de mentionner tous les hommes et femmes merveilleux et pittoresques que j'ai rencontrés au Brésil. Un personnage touchant, auditeur enthousiaste de la conférence que j'avais donnée à la faculté de théologie de Moji das Cruzes, me dit un dimanche à la messe qu'il se prépare à devenir diacre, alors que sa femme, en vêtement liturgique, s'approche de nous et se présente comme 'Ministre de l'Eucharistie'. Après avoir parlé de Jérusalem et d'études en vue du diaconat, je demande au futur diacre son nom. Il profère rapidement un mot incompréhensible. Je lui demande de me redire son nom. Il reste incompréhensible. Quelque temps après je demande à un confrère de me révéler le nom. C'est Donosor. Une idée géniale me vient : c'est la deuxième moitié de Nabuco-donosor. Au Brésil, tout le monde connaît et aime Verdi et son opéra *Nabucco*. Tout le monde ne se rappelle pas la fin du nom.

Ma petite congrégation est minuscule dans l'immense Brésil en voie de développement rapide. Allons-nous disparaître emportés par le torrent ? La petite goutte que nous apportons à l'océan va-t-elle rester repérable ? Doit-elle être repérable ? Je mourrai sans le savoir.

**DANS L'AVENIR***La Trappe - Soligny*

Je maintiens une session, les 28-28 octobre et, en principe, les 2-3 mars 2013.

*Université Grégorienne - Rome*

Je prévois une semaine de cours à la Grégorienne en octobre 2013.

*Groupe allemand - Paris*

Peut-être encore une semaine de cours pour des étudiants allemands en 2013.

L'avenir de l'enseignement*Le Talmud Torah des juifs et sa valeur pour les chrétiens. L'avenir des études juives et de ma congrégation*

La revue 'Sens', n°3-2003, dont le titre était 'Le Talmud Torah des Juifs', s'ouvrait par un éditorial de son directeur, Yves Chevalier, intitulé 'L'avenir du Centre d'Études Juives de Ratisbonne'. Y. Chevalier décrivait l'histoire de l'Institut Saint-Pierre de Sion (Ratisbonne), devenu Institut Pontifical en 1998 et fermé en juin 2001 par décision de la Congrégation romaine pour l'Éducation Catholique. Le même numéro de *Sens* a publié mon article intitulé 'Talmud Torah des juifs et Études juives des chrétiens'. J'indiquais à la fin de cet article les mauvaises raisons qui pouvaient expliquer la fermeture de l'Institut Pontifical. Cette critique des décisions romaines n'a pas empêché la reprise de mon article au début du recueil 'A l'écoute d'Israël, en Église' publié à Paris par les Éditions *Parole et Silence* en janvier 2006. Je suis heureux qu'on ne m'ait pas demandé de supprimer ma critique, ce qui m'aurait fait renoncer à la publication du recueil. Ma critique ayant été ainsi respectée, je reste confiant dans la capacité d'écoute de mon Église. Je profite de la liberté de parole qu'elle admet pour reprendre ici la question des études juives des chrétiens.

Retirer à L'Institut Saint-Pierre de Sion (Ratisbonne) son statut pontifical a été une grave erreur. Elle a fait perdre à l'Église le mérite d'une avancée modeste mais réelle d'études juives faites à Jérusalem par des Chrétiens. De telles études doivent désormais repartir de zéro et il faudra vingt ans pour former une équipe d'enseignants chrétiens compétents.

Ce n'est pas ce que peut faire l'Église de France, à partir de quelques passages d'évêques aux USA, de l'envoi de quelques prêtres étudiants à Jérusalem et d'un début d'études juives proposées au Collège des Bernardins, qui constitue un socle crédible pour l'avenir des études juives. La bonne volonté des évêques de France ne peut être mise en doute mais n'est-il pas probable que l'importance des études juives, dans l'ordre des priorités qu'ils considèrent, passera après la nécessité des relations avec les musulmans ? La valeur des études juives, dans l'esprit de Vatican II, ne s'impose-t-elle pas cependant comme une exigence de l'identité chrétienne, antérieure à toute priorité pastorale ?

Je pense que l'Église doit maintenir et poursuivre l'orientation de Vatican II. Elle doit rappeler aux chrétiens la nécessité de connaître les sources juives qui nourrissent la Tradition vivante d'Israël et qui éclairent l'humanité juive de Jésus-Christ. L'Église doit comprendre que la connaissance du judaïsme exige des études à long terme faites par des chrétiens motivés et soutenus moralement et financièrement par les autorités de l'Église.

Il me paraît que les évêchés français et francophones n'ont ni la stature, ni les moyens de soutenir un projet d'envergure. Même si les évêchés anglophones des USA et du Canada étaient susceptibles d'intervenir il faudrait encore qu'il puissent comprendre et adopter un projet d'études juives à long terme en Israël.

Je crois que le Saint Siège, sur la base de l'accord qu'il a signé avec l'État d'Israël en décembre 1993, est l'instance qui devrait lancer le projet, en établir les modalités d'application, conclure avec les instances juives appropriées en Israël, aux USA et ailleurs, les accords nécessaires.

'Le Salut vient des juifs' (Jn 4, 22) : je suis sûr que cette conviction de Jésus est vérifiable aujourd'hui. Mon expérience après des années d'études talmudiques en Israël me rend certain que l'Université Hébraïque de Jérusalem et plusieurs grands maîtres juifs des USA aideraient le Saint Siège à établir le projet. Quant au financement, il est évident que l'Église ne peut demander aux Juifs de le prendre en charge. Je suis convaincu que nos amis juifs aideraient l'Église à trouver les appuis chrétiens d'un financement à long terme.

Il est peut-être vain d'espérer que le Saint Siège se lance dans un projet à long terme. Il faut aussi craindre qu'un tel projet ne mène à se fourvoyer dans l'établissement de structures grandioses. Il faudrait mettre à la tête du projet une personne jeune, anglophone, des USA ou du Canada convaincue de la valeur de Vatican II et de l'importance vitale des études juives à Jérusalem.

Le projet d'envergure que je viens d'esquisser est trop grand pour que je puisse y contribuer. Il est évident que moi-même et mes confrères de Notre-Dame de Sion sommes trop faibles, trop peu connus pour intervenir au niveau voulu ; il est plus raisonnable de penser que les meilleures réalisations sont celles qui partent de la base. Cette base existe à partir des avancées faites par l'Institut Saint-Pierre de Sion (Ratisbonne) qui a existé avant et après sa vie comme Institut Pontifical. Mes confrères maintiennent leur engagement dans le projet d'études juives en Israël. Nous sommes reconnaissants à l'Institut Catholique de Paris pour avoir validé les maîtrises engagées avant la fermeture de l'Institut Pontifical. Les enseignants formés à Ratisbonne continuent à transmettre leur expérience et leurs connaissances là où cela est possible, à Jérusalem, à Paris et au Brésil (Sao Paulo). Ce socle est modeste mais il est réel. Il constitue une base de départ dont profitent déjà quelques groupes d'étude que nous soutenons à Paris et ailleurs. Malgré les difficultés et les limites de mon âge, je peux encore agir si on le souhaite et si on me le demande. Ceci pour ma vie dans ma congrégation. Pour d'autres activités à l'extérieur, je maintiens les engagements pris à la grande Trappe de Soligny et, cette année encore, au Collège des Bernardins.



## PUBLICATIONS

La liste de mes publications est donnée dans le n° 302 (Novembre 2005).

J'ajoute à cette liste les 3 publications suivantes:

- *À l'écoute d'Israël, en Église*, Parole et Silence, Paris 2006
- *À l'écoute d'Israël, en Église, Tome II*, Parole et Silence, Paris 2009
- *L'Unité de la Trinité, A l'écoute de la Tradition d'Israël*, Parole et Silence, Paris 2011

### *Conditions de légitimité d'un témoignage chrétien auprès des Juifs*

Écrit en 1970 comme mémoire pour la licence canonique de Théologie, ce texte n' a pas été publié en français. Il a été traduit et publié en allemand, à Berlin en 1980. Bien reçu à Berlin, il a inauguré une série des publications de l'Institut Kirche und Judentum, à savoir '*Studien zu jüdischem Volk und chrislicher Gemeinde*'.

J'apprécie l'honneur qui m'a été fait. Je vois surtout que ce premier livre annonce et prépare tous mes travaux ultérieurs, comme je l'ai expliqué dans mon Introduction au tome II de '*À l'écoute d'Israël, en Église*' (Parole et Silence, Paris, 2009).

### *La lecture juive de l'Écriture, Profac, Lyon, 1982*

Écrit à la demande du P. Monloubou pour 'Jalons' et les Bénédictines de l'Abbaye Sainte Scholastique. Avec Sœur Anne-Catherine Avril, NdS, j'ai donné pour la première fois, à l'extérieur, ce qu'était notre lecture chrétienne de l'Écriture à l'écoute de la Tradition d'Israël.

Très apprécié par le P. Monloubou et les Bénédictines ainsi que par des amis juifs, cette petite brochure a été traduite en portugais, en italien et en néerlandais.

### Avec Matthieu Collin

- '*Évangile et Tradition d'Israël*', *Cahiers Évangile n° 73*, Paris, 1990

- '*La Torah orale des Pharisiens*', *Cahiers Évangile, Supplément au Cahier n° 73*, Paris, 1990

'La Torah orale des Pharisiens' est uniquement de moi, mais nous avons tenu à ce que les deux cahiers portent nos deux noms car ils sont le fruit d'une longue collaboration. Nous pensons qu'ils sont utilement consultés par le public que nous voulions toucher. Quelques malencontreuses coquilles devraient être corrigées à l'occasion d'une réimpression qui viendra peut-être.

### *Neujahrfest (Rosh Ha-Shanah), Theologische Realenzyklopädie (TRE), Berlin, 1994*

Cette publication a été faite à l'instigation de Clemens Thoma qui a sans doute voulu me valoriser et peut-être réparer la mauvaise opinion qu'il avait de Ratisbonne et qu'il a communiquée au Comité des

Catholiques Allemands (voir plus haut)

Repris dans ‘À l’écoute d’Israël, en Église’

Pour les articles qui ont été publiés dans diverses revues et qui ont été repris dans les deux tomes de ‘À l’écoute d’Israël, en Église’, je donne quelques précisions.

*‘La terre d’Israël, le Temple, Jérusalem’, Cahiers Ratisbonne n°1, Décembre 1966*

(repris dans ‘À l’écoute d’Israël, en Église’, tome I)

Cet article, dans le premier des huit numéros des Cahiers Ratisbonne, explore à fond les raisons religieuses de l’attachement d’Israël à sa terre. Il ne méconnaît pas l’immense difficulté qu’il y a du côté arabe-palestinien à entendre ce message. Si cependant les arabes catholiques acceptaient l’enseignement de Vatican II, ils pourraient recevoir de la Tradition d’Israël le fondement de leur amour pour la terre de Palestine.

L’article, remarqué par certains critiques aux USA, m’a valu d’être taxé de ‘Sioniste chrétien’. Ce n’est pas insultant, c’est inexact. N’étant pas Juif, je ne suis pas sioniste. Il est vrai qu’il y a des ‘sionistes chrétiens’ qui, comme chrétiens, se font un devoir religieux d’habiter en Terre Sainte. Je n’en fais pas partie.

L’article constitue la base de ce que j’ai écrit plus tard ‘*La fin du sionisme ?*’ dont je traite ci-dessous.

*Le Hiddush (Renouvellement) de l’Alliance dans le Judaïsme rabbinique, Cahiers Ratisbonne, n° 3, Décembre 1997*

(repris dans ‘À l’écoute d’Israël, en Église’, tome II)

Cet article reprend le dossier que j’avais remis en septembre 1988 à la Commission romaine pour les relations avec le judaïsme. Il s’agissait de voir comment Jean-Paul II avait pu dire à Mayence en 1982 : ‘l’Ancienne Alliance qui n’a jamais été révoquée’. Mon dossier a été bien accueilli par la Commission. Je m’étonne qu’il n’ait pas convaincu le P. Vanhoye sj, inconsciemment néo-sadducéen et fondamentaliste, accroché à la lecture de quelques versets de l’épître aux Hébreux. Le P. Vanhoye, au demeurant humble et fraternel, a été bien après nommé cardinal, ce qu’il a certainement mérité. Je retiens de cela que toutes les opinions sont valables dans l’Église aussi longtemps qu’on ne prétend pas les imposer.

*‘À l’origine du mouvement pharisien, la Torah orale et la résurrection’*

in ‘Le Judaïsme à l’aube de l’ère chrétienne’, XVIIIème Congrès de l’ACFEB (Lyon, Septembre 1999),

Lectio Divina, 186, Cerf, Paris, 2001 (repris dans ‘À l’écoute d’Israël, en Église’, tome I)

Cette longue étude (53 pages) a été massacrée de façon étonnement injurieuse par André Paul dans les ‘Recherches de science religieuse’. J’ai protesté auprès du P. Gibert, directeur de la revue. Il n’a pas voulu désavouer A. Paul. Les choses en sont restées là parce que je sais que mon étude est bonne et que personne n’a autant que moi fouillé l’enseignement rabbinique sur la Résurrection et montré son lien inséparable avec la Torah orale des pharisiens. Je ne peux convaincre des personnes qui n’ont aucune idée de ce qu’est la Tradition d’Israël, ni aucune envie de connaître les racines juives de la foi chrétienne. On

ne peut donner à boire à des ânes qui n'ont pas soif.

*Talmud Torah des juifs et Études juives des chrétiens, sens, Mars 2003, n°3*

(repris dans *'À l'écoute d'Israël, en Église'*, tome I)

Je tiens beaucoup à cette étude pour ce qu'elle présente de positif, mais aussi parce qu'elle m'a permis de protester contre la fermeture de Ratisbonne comme Institut Pontifical. J'ai dit clairement que la décision des autorités romaines était erronée et injuste. Je suis heureux que les autorités de l'Église de France n'aient pas fait obstacle à la publication de mon étude dans *'À l'écoute d'Israël...'* aux Éditions *'Parole et Silence'*. L'article a été bien reçu par des amis juifs, religieux, responsables et compétents. Ils ont voulu qu'il soit publié en hébreu à Jérusalem, ce qui a été fait.

Alii...

*'La fin du Sionisme ?', Sens, mars 2004, n°3*

Ce long article (40 pages) fait écho, du côté chrétien, à l'indignation de Mme Néher au moment où Joseph Burg, ancien directeur de l'Agence Juive, a déclaré qu'il n'était plus sioniste. Je ne pouvais, comme chrétien, penser que le sionisme n'était plus possible pour les Juifs ni inacceptable pour un Chrétien. D'où cet article qui complétait mon étude sur *'La Terre d'Israël...'* mentionné ci-dessus. Les Juifs, de plusieurs manières, ont approuvé ma position. Une personnalité juive, qui a gardé l'anonymat, a offert à cent rabbins français un an d'abonnement à la revue *'Sens'*. Quant à l'Amitié Judéo-chrétienne de France, elle a décidé de me décerner son prix de l'année 2004.

Je ne suis pas devenu sioniste. Je reste amis de Juifs qui le sont au risque de susciter la haine de certains Palestiniens et de certains de leurs amis.

*'L'identité chrétienne au service de la diversité culturelle', Sens, septembre-octobre 2008, n° 9/10*

J'ai voulu déclarer que, pour un Chrétien, affirmer son identité est la condition de légitimité de son témoignage, non seulement auprès des Juifs, mais également auprès de toute personne engagée dans le dialogue interreligieux. Il ne s'agit pas d'imposer son identité mais de la définir clairement à partir de ses sources et notamment de ses sources juives. Le témoignage ne devient pas pour autant crédible mais au moins il peut être audible ; j'ai voulu aussi, en m'appuyant sur Catherine Chalier, souligner l'importance de la Fraternité comme fondement d'une réelle et féconde diversité culturelle.

*'L'Unité de la Trinité, à l'écoute de la Tradition d'Israël', Parole et Silence, Paris, 2011*

Ce livre est l'aboutissement de toute ma vie d'étude et d'enseignement. Il est déjà apprécié par certains bons théologiens. Il est peut être en voie d'épuisement, ce qui est bon signe, ce qui permettrait d'espérer sa réimpression et la correction d'inévitables 'coquilles'.

Le livre reste inachevé, comme je le déclare et le manifeste, en particulier par les nombreuses références que j'indique en annexes.

Le livre est probablement mon 'Chant du Cygne'. Je ne peux penser à le compléter.

\*

Je n'exclus pas de reprendre par écrit le dossier que j'ai présenté dans une session donnée aux Bernardins en janvier 2010 sur '*La Recherche de la Vérité*'.

\*\*\*